



Paul Margue +

Georg Kabierske

La vue Callot de Luxembourg de 1753

Guy Thewes

La ville de Luxembourg au milieu du 18^e siècle

André Bruns

Die Darstellung der Festung Luxemburg und ihrer Garnisonsbauten in der Zeichnung von Wenzel Callot, 1753

Benoît Reiter

Le château de Mansfeld et ses jardins dessinés par Wenzel Callot

Catherina Schreiber

Shaping the Citizen Body

Forschungsberichte / Rapports de recherche

Comptes rendus / Buchbesprechungen

Abstracts

Běla MARANI-MORAROVÁ, Peter von Zittau. Abt, Diplomat und Chronist der Luxemburger (Vorträge und Forschungen, Sonderband 60), Ostfildern: Thorbecke, 2019; 630 p.; ISBN: 978-3-7995-6770-1; 79 €.

Qui était Peter von Zittau (Petr Žitavský, 1260/70–1339) ? Le sous-titre de cette volumineuse monographie, issue d'une thèse soutenue à Berne en 2015 sous la direction de Christian Hesse et Rainer C. Schwinges, en donne la réponse immédiate : abbé, diplomate, chroniqueur des Luxembourg. La biographie ici proposée vient à point nommé éclairer un personnage central de l'histoire de la Bohême et l'un des chroniqueurs les plus importants de la première moitié du XIV^e siècle. Elle vient aussi combler une lacune, car aucune étude d'ampleur n'existait sur cet auteur, sa chronique, son activité capitale au service de la royauté de Bohême, dans un moment crucial de transition entre les derniers Přemyslides et les premiers Luxembourg. Elle fait en outre écho à la traduction récente en allemand de la chronique de Königsaal, dont précisément Peter von Zittau est l'auteur¹, et à la publication d'un recueil d'actes qui lui fut consacré en 2013².

De manière classique mais efficace, l'étude procède d'abord en présentant la vie et la carrière de Peter von Zittau, puis s'intéresse à sa chronique en insistant sur la fabrique du texte, les sources et la nature de cette production historiographique. Dans un deuxième mouvement, et par un croisement habile et productif, l'analyse entrelace l'action même de Peter von Zittau et les thématiques saillantes de sa chronique : la place et le rôle de la royauté en Bohême même et dans ses relations, incontournables, avec l'Empire et ses rois et empereurs ; l'état et l'influence de la noblesse ; l'importance des villes et des bourgeois ; l'image de l'Église. Le livre s'achève par un résumé trilingue (allemand, anglais et tchèque) et comporte de précieuses annexes : une carte des séjours de Peter von Zittau (mais malheureusement pas de carte politique générale du royaume, de l'Empire et de l'Europe centrale, pas davantage non plus une généalogie des Přemyslides et des Luxembourg), une liste chronologique des documents reçus et employés dans la chronique, une table de concordance toponymique allemand-tchèque et tchèque-allemand, un cahier

¹ Stefan ALBRECHT (trad.), Die Königsaal-Chronik, Frankfurt am Main, 2014 ; l'édition latine de référence datant de 1875 : Johann LOSERTH (éd.), Die Königsaal-Geschichtsquellen: Mit den Zusätzen und der Fortsetzung des Domherrn Franz von Prag (*Fontes rerum austriacarum, Scriptores*, VIII), Vienne, 1875.

² Stefan ALBRECHT (éd.), *Chronicon Aulae regiae. Die Königsaal-Chronik. Eine Bestandsaufnahme*, Frankfurt am Main, 2013. Pour les deux ouvrages d'Albrecht, voir les comptes-rendus de Jean-Luc Fray dans *Hémecht* 68 (2016), p. 492–495.

d'illustrations extraites des manuscrits de la chronique, une abondante bibliographie (mais aucun titre en français), un registre des noms de lieu et de personne.

L'importance de Peter von Zittau tient à un seul lieu, central pour l'histoire du royaume de Bohême : Königsaal (Zbraslav, Aula Regia). C'est là en effet, à dix kilomètres au sud de Prague, dont ce lieu forme aujourd'hui un arrondissement, que Wenceslas II (1283–1305), le roi přemyslide préféré de la chronique, fonda en 1292 un couvent de cisterciens dont la basilique, achevée en 1297, devait servir de nécropole royale pour les derniers Přemyslides de Bohême (c'est d'ailleurs là que furent enterrés Wenceslas II et sa fille Elisabeth, la mère de Charles IV ainsi que l'une des filles de cette dernière, Marguerite de Luxembourg, mais aussi Wenceslas III, puis Jeanne de Bavière, première épouse de Wenceslas IV, l'héritier de Charles IV). Dans cet établissement directement lié à la royauté s'épanouit, sur le modèle de Saint-Denis à la fois gardien des tombeaux et de la mémoire, une œuvre historiographique destinée à fixer la geste royale de Bohême. Otton de Thuringe, abbé entre 1312 et 1314, en initia l'écriture amplement poursuivie et élargie par Peter von Zittau, devenu abbé en 1316, qui composa la chronique de Königsaal jusqu'à sa mort. Peter von Zittau, qui savait à la fois le latin et l'allemand, mais sans doute pas le vieux-tchèque, s'était déjà fait remarquer par son habileté lors des négociations conduites en 1310 entre une délégation de Bohême et le roi Henri VII de Luxembourg pour conclure l'union entre son fils Jean (l'Aveugle) et Elisabeth, dernière descendante des Přemyslides et héritière du trône de Bohême. Dans les difficiles années d'installation de la dynastie luxembourgeoise en Bohême, jusqu'en 1318, l'abbé Peter prit le parti résolu d'Elisabeth, souvent à l'encontre du roi Jean, au nom de la défense des droits anciens de la Bohême et d'une partie de sa noblesse. Après 1318 et la consolidation de la situation de Jean dans son royaume, Peter perdit donc l'influence qu'il avait pu acquérir à la cour, se retira dans son abbaye qui perdit ensuite son statut de nécropole royale au profit de la cathédrale de Prague. La chronique se ressent de cet itinéraire, de ces choix et de la déception finale. En remontant à 1253, le premier livre entend en 130 chapitres (les 50 premiers sont de la main de l'abbé Otton de Thuringe) couvrir par écrit les réalisations de la dynastie des Přemyslides et détache particulièrement la figure et l'œuvre de Wenceslas II, érigé en roi idéal et pieux de la Bohême, ainsi que celle de sa fille Elisabeth, dont Peter devient le confesseur. Le deuxième livre en 30 chapitres couvre les années 1317–1333 et le troisième, en 15 chapitres, les années 1333–1338.

De tout cela, le livre rend un compte minutieux, étudie les sources employées (notamment la chronique dite de Cosmas du début du XII^e siècle), décrit les manuscrits (huit au total, un pour partie autographe de la première moitié du XIV^e siècle, un autre complet et illustré, le manuscrit d'Iglau de 1393) et leur tradition, met en lumière les accents chronologiques ou thématiques distingués par le texte à des fins internes (glorification de Königsaal) et externes (défense des anciennes libertés tchèques), détaille enfin sa réception précoce par les grands chroniqueurs tchèques du XIV^e siècle, François de Prague et Benesch de Weitmühl en tête. L'analyse convainc également par le soin apporté à la mise en contexte de certains événements rapportés par la chronique, notamment l'union entre Jean et Elisabeth négociée à Heilbronn et contractée à Spire en 1310, et par un éclairage bienvenu

sur les reines de Bohême, souvent occultées, en montrant bien les portraits contrastés des bonnes reines de Bohême (Guta de Habsbourg et Elisabeth) et des reines étrangères, la seconde épouse de Jean, Béatrice de Bourbon, et Blanche de Valois, la première femme de son fils Charles (IV), toutes deux princesses françaises. Si les figures des rois des Romains et empereurs telles que Peter von Zittau les cisèle sont bien prises en compte dans l'étude (Henri VII qui bénéficie d'un jugement flatteur, Louis IV de Bavière qui fait l'objet d'un avis négatif), en revanche, il nous semble qu'un point plus large aurait pu être consacré à l'Empire lui-même, tant les rapports entre les deux ensembles sont cruciaux et ne s'expliquent pas seulement par le jeu dynastique.

On sait gré à l'auteure d'analyser ensuite en profondeur les trois composantes majeures de la société du royaume de Bohême dans la première moitié du XIV^e siècle telles que vues à travers la chronique de Peter von Zittau : la noblesse, les villes et l'Église. De la première, le chroniqueur de Königsaal dresse le portrait d'un monde encore traditionnel, empêtré dans les luttes de clan, responsable pour partie d'une transition difficile entre Přemyslides et Luxembourg, et surtout fermé à toute influence étrangère. De la bourgeoisie des villes de Bohême, Peter von Zittau renvoie une image contrastée : des communautés utiles certes, mais trop attirées par l'argent et agitées d'un désir néfaste de transgression sociale. De l'Église enfin, l'abbé de Königsaal estime que sa place devrait correspondre au rôle joué par les grands prélats épiscopaux et abbatiaux auprès des derniers Přemyslides, notamment à la chancellerie. Comme on le voit, la vision sociale et politique du rédacteur de la chronique de Königsaal n'est pas des plus révolutionnaires. Elle correspond davantage à celle d'un clerc attaché à la tradition bohémienne des Přemyslides et nostalgique du XIII^e siècle plus qu'homme de son temps. C'est à raison que le livre s'achève sur cette dimension sous le titre « Le monde de Pierre », un monde où le temps s'ordonne roi après roi, dans le respect de l'unité et de l'homogénéité d'un territoire. En ce sens, la chronique dit bien les inquiétudes de son auteur en même temps que les changements du siècle : subjectivité de l'historien, hier comme aujourd'hui...

Pierre Monnet (Paris et Francfort/Main)

Michael LIVINGSTON and Kelly DeVRIES (eds.), *The Battle of Crécy: A Casebook*, Liverpool: Liverpool University Press, 2015, 524 p.; ISBN 978-1-781-38270-7; £80 (Hardcover), £ 25 (Paperback).

Ten years after the publication of Ayton and Preston's seminal volume on the Battle of Crécy, Michael Livingston and Kelly DeVries published another on the same topic. The largest part consists in a presentation of the primary sources; the remainder includes essays that adjust and rectify the state of research. At its conception stands the editors' disagreement with the former volume about the actual battle site.

The essays are equally military in approach as those in Ayton and Preston. The authors are interested in what 'happened': where exactly the battle took place, which

tactics the two sides deployed, and why the English won and the French lost. Cultural themes or a deeper historiographical analysis are not the object. An essay on 'The Afterlife of Crécy' (489–96) makes it barely beyond the year 1600. In return, readers are first given a study on the run-up to the battle and the logistical challenges involved. The authors argue strongly against the traditional view that Edward III had planned a decisive battle against Philip VI from the outset of his campaign. After Edward's initial successes in Normandy, he was instead chased by the large French army, escaping two traps set for him only through sheer luck. He fought a battle that he was forced to fight, and both sides probably expected a French victory.

Further essays include Livingston's study on the location of the battle site (415–438), different from the traditionally accepted site, but more in line with – as he claims – the primary sources and better adapted to the topography. Whether all readers will be convinced seems doubtful, given both the sparse information in the sources that can still be observed today and the discrepancies with DeVries's contribution in the same volume on how long it took the English army to get there. The contributions also include Jan Biederman and Václav Žurek's exploration of Bohemian participants (439–440) and DeVries and Niccolò Capponi's discussion of the Genoese crossbowmen (441–446). DeVries and Livingston further dedicate two pieces to the military tactics on the field (447–468, 469–476), painting an image of a battle, which they claim Edward cleverly controlled from the outset. By placing his army, and particularly his archers, such that they surprised the attacking crossbowmen and the knights charging behind them, Edward sowed chaos on the French side. The battle was practically won after a mere 20 minutes, even though fighting continued into the following day. Final contributions to the volume include Capponi's study on Italian perspectives on Crécy (477–484) and Livingston's analysis of who and how many might have died on the battlefield (485–488). A traditional point of discussion that turns up in the book is King John of Bohemia's role in the battle. The authors here follow what they consider the consensus among the primary texts: John asked to be led into battle at a moment when the suicidal nature of the endeavour must have been obvious to everyone involved.

The main part of the book is devoted not to these essays, but to the primary sources on the event (19–337). The editors present an impressive 81 fourteenth-century accounts of the battle: excerpts from chronicles, poems, and administrative texts, structured in chronological order, both edited in the original language and accompanied by an English translation. The editors, however, do not explain the basis for selecting the texts and which ones may be missing. A separate chapter (339–411) provides brief comments on the respective texts, their context, and the editorial and translation choices. In addition to the better-known texts, particularly by Jean le Bel, Jean Froissart, and Benes of Weitmil, some sources stand out here, such as William Retford's Kitchen Journal (20–23), which recorded all the meals prepared for the king during the campaign, their costs, and their location. Other texts receive a new prominence, such as the elegy by Colin de Beaumont (also known as Colin de Hainaut, 26–51), written by an eye-witness and possibly within days of the battle taking place, or the Anonymous of Rome's Chronicle (164–177), an extremely detailed source, informed by eye-witnesses from John of Bohemia's entourage or that of his son.

But, as said, the editors' objective is a reconstruction of events. While readers are provided with information on author, context, and patronage, the book does not undertake a deeper analysis of literary themes or their influences across political or linguistic borders. The lack of cultural elements also explains why some non-historiographical sources, such as John of Arderne's treatise, are lacking: Arderne, in a side note to an otherwise purely medical tract, provides the first account of the entirely fictional story of how the Prince of Wales adopted the King of Bohemia's ostrich plumes after the latter's death. From a cultural point of view this legend is highly instructive, but from a military perspective it is rather pointless.

Livingston and DeVries thus provide another essential book on the Battle of Crécy, enriching the debate around some of its military aspects. More fundamental for any scholar of the Hundred Years War is the useful edition of collected primary sources. It will greatly facilitate access to this material and hopefully give rise to further, diverse studies.

Pit Péporté

Victor SERVAIS, Les Annales Historiques du Barrois de 1411 à 1431 sous les règnes d'Édouard III, Louis et René I^{er}, ducs de Bar. Édité par Jean-Pierre Bardot, Gérard Giuliato, Nancy : PUN, Éditions universitaires de Lorraine, 2019, 590 p. ; ISBN 9782814305298 ; 19 €.

En 1829, une circulaire ministérielle invitait les préfets français à se soucier des dépôts d'archives constitués à la hâte et sans méthode pendant la période révolutionnaire. Elle allait ouvrir à Victor Servais, né en 1805, entré au cabinet du préfet de la Meuse à 26 ans, de nouvelles perspectives, en lui donnant l'occasion de découvrir au fond d'un grenier les archives de la Chambre des comptes de Bar. Dès lors, il apprit la paléographie afin de pouvoir dresser un inventaire du fonds. Ce faisant, il accumula des notes et conçut, une fois l'heure de la retraite venue, le projet d'une histoire du règne du duc de Bar, Robert I^{er}. Les deux premiers tomes des Annales historiques du Barrois de 1352 à 1411 parurent en 1865 et 1867. Le troisième volume, qui prolongeait cette histoire du Barrois jusqu'au traité de Foug, préparé par une série d'articles parus entre 1871 et 1873, fut achevé dans les dernières années de la vie de Victor Servais († 1883) mais jamais publié. Voici une lacune comblée. Le volume proposé offre l'édition originale, dont les références bibliographiques initiales ont été mises aux normes, tandis que les références des registres de comptes ont été assorties des cotes correspondantes aux actes conservés dans les archives départementales de la Meuse. Des index de noms et de lieux, des cartes et des généalogies et un dossier iconographique de sceaux et d'armoiries apportent au lecteur d'utiles compléments.

Ces Annales offrent une sorte de fresque de l'histoire de la principauté barroise durant le premier tiers du XV^e siècle. L'itinéraire du prince, patiemment reconstitué, en est le fil conducteur, mais l'exploitation des archives, et tout particulièrement celles de la Chambre des comptes, fournit mille détails sur la vie quotidienne du

prince et de son entourage, comme sur l'économie domaniale. Au fil de la lecture se révèle aussi un profil d'historien : Victor Servais fut un autodidacte et un collectionneur. Il inscrivit ouvertement son travail dans le sillage de Dom Calmet et revendiquait Henri Lepage pour modèle. Profondément attaché à sa « petite patrie », il est soucieux d'une mise en récit de son histoire, solidement adossée à la documentation. L'édition de ses Annales historiques permettra aussi de mieux comprendre la « manière » qui fut celle de cette génération d'historiens qui amorça, à l'échelle de l'histoire régionale, la transition avec l'École méthodique.

Isabelle Guyot-Bachy (Nancy)

... La volonté de la Chambre qui est la volonté du pays – Un florilège de débats parlementaires luxembourgeois (1848–2008), éd. p. Claude FRIESEISEN, Marie-Paule JUNGBLUT, Michel PAULY, Luxembourg: Imprimerie Centrale, 2019 ; 456 S. ; ISBN 978-2-87978-215-7 ; 20 €.

Im Kontext des 100-jährigen Jubiläums des allgemeinen Wahlrechts in Luxemburg hat das Parlament die Historiker der Universität Luxemburg damit beauftragt, ein Buch über die wichtigsten parlamentarischen Debatten seit 1848 herauszugeben. Das Resultat ist ein Buch, das Schlüsseldebatten über demokratische Reformen, sich wandelnde moralische Normen und andere grundlegende Politikentscheidungen, die das Land verändert haben, Revue passieren lässt. Die Kapitel sind vorwiegend in Deutsch oder Französisch verfasst. Die Struktur folgt den Debatten nicht chronologisch, sondern sortiert die Kapitel thematisch nach wirtschaftlichen, gesellschaftlichen, kulturellen und juristischen Themen. Allerdings werden die Debatten vor 1919 und die Debatten der Nachkriegszeit in eigenen Abschnitten behandelt, die den Besonderheiten dieser Zeit Rechnung tragen.

Ein kleiner Schwachpunkt – aus meiner politikwissenschaftlichen Perspektive – ist das Fehlen einer Zusammenfassung, die die Erkenntnisse aus den verschiedenen Debatten und Epochen vergleicht und Schlüsse über die Arbeitsweise des Parlaments oder die Diskussionskultur zieht. Hilfreich ist das im Vorwort von Parlamentspräsident Fernand Etgen ins Spiel gebrachte Konzept der „kontradiktorischen Debatte“, das sich als roter Faden durch das Buch zieht. Aus Sicht des Parlaments ist die kontradiktorische Debatte, bei der verschiedene oder sogar gegensätzliche politische Standpunkte zum Ausdruck kommen, von grundlegender Bedeutung. Obwohl dieses Konzept nicht explizit in der Geschäftsordnung des Parlaments vorkommt (S. 17), wird die kontradiktorische Debatte als Kern der demokratischen Auseinandersetzung wahrgenommen. Die Grundvoraussetzung ist, dass die verschiedenen Parteien – insbesondere Regierungs- und Oppositionsparteien – zu Wort kommen. Die Beiträge zeigen in diesem Zusammenhang, dass es nicht nur hoch kontroverse Themen gab, sondern auch Debatten, bei denen die Meinungen eng beieinander lagen (z.B. im Fall der Gesetzgebung zu Investmentfonds oder des „statut unique“ für Arbeitnehmer im Privatsektor). Im Vergleich dazu fielen die Debatten über die Minenkonzessionen oder über den Umgang mit den Auswirkungen der Nazibesetzung auf die Verwaltung lebhaft

aus. Die Stärke des Buchs ist, dass es sich nicht nur auf die parlamentarische Arbeitsweise konzentriert, sondern auch die gesellschaftliche Relevanz der Debatten im Auge behält. Es analysiert Momente, die aus dem gesellschaftlichen Wandel hervorgingen oder ihn weiter vorantrieben, und bietet dem Leser dadurch wichtige historische Einblicke in die gesellschaftliche und politische Entwicklung Luxemburgs. Die Kapitel über die Abtreibung und Euthanasie veranschaulichen die sich langsam wandelnden Moralvorstellungen zu Leben, Tod und Entscheidungsfreiheit des Einzelnen. Die Kapitel über Wirtschaftsfragen zeigen, dass es Themen wie den Finanzsektor gibt, die traditionell von einem breiten politischen Spektrum als Teil des nationalen Interesses wahrgenommen werden.

Was die Herangehensweise betrifft, unterscheiden sich die Autoren: Manche konzentrieren sich auf Personen (z.B. Laure Caregari im Kapitel über den ersten Arbeiter-Abgeordneten), während sich die meisten entweder auf einzelne Debatten konzentrieren oder Themen über Jahre hinweg verfolgen. Allerdings bedienen sich alle Kapitel Zitaten aus den Parlamentsdebatten, die dem Leser die Rhetorik und Argumentation der Abgeordneten näherbringen. Die Autoren legen dabei Wert auf einen neutralen Blick. Das wird dadurch erleichtert, dass das Buch primär eine historische Sichtweise vertritt und die Debatten des letzten Jahrzehnts und damit die aktuellen politischen Auseinandersetzungen vermeidet. Dennoch trägt es viel zum Verständnis der heutigen Politik bei, weil viele dieser wichtigen Momente auch heute noch ein Echo in der Politik hinterlassen. Das macht das Buch sowohl für geschichts- als auch für politikinteressierte Leser attraktiv.

Anna-Lena Högenauer

Die vielen Gesichter des Jahres 1918. The many faces of 1918: downfall, new beginning, liberation, pause in the European civil war, Luxemburg: Imprimerie Centrale, 2018; 144 S.; nicht im Handel.

Im Geleitwort zur Anthologie stellt Germaine Goetzinger zu Recht fest, dass es sich bei dem vorliegenden Werk um ein „Patchwork von Meinungen und Standpunkten“ handelt, „das kaum von einer Fachhistoriographie, gleich welcher Provenienz geglättet und vereinheitlicht werden kann“. Der Sammelband soll die unterschiedlichen nationalen Sichtweisen auf Europa zum Ende des Ersten Weltkrieges aufzeigen. Er wurde vom ehemaligen Botschafter Österreichs in Luxemburg, Gregor Schusterschitz, angeregt. Die Beiträge sind sowohl in Originalsprache der Autoren als auch in der englischen Übersetzung abgedruckt.

Die verschiedenen nationalen Beiträge sind sehr lesenswert, wenn auch nur von begrenztem Erkenntnisgewinn für den geschichtsinteressierten Leser: sei es die Durchsetzung des Frauenwahlrechts (Historikerin Sinead McCool), der schwierige Übergang der Türkei vom Sultanat zur Republik in der Folge des Waffenstillstandsabkommens von Mudros (Politologe Gökhan Çetinsaya); der historische Kontext der verschiedenen neuen Staaten Mitteleuropas bei der

Auflösung des Habsburgerreichs. Die Autoren (Literaten, Diplomaten, Schriftsteller) beschreiben in eher literarischen Beiträgen die Stimmung in den neuen Staaten.

Eine Ausnahme bildet der Beitrag des ungarischen Schriftstellers Géza Szöcs, der das ungarische Trianon-Trauma aufgreift und es zu verarbeiten versucht, indem er es in eine neue Perspektive im gesamteuropäischen Kontext setzt und dabei eine neue Definition der europäischen Idee vorschlägt. Er greift dabei auf die Gedankengänge eines Paul Valéry und auf das gemeinsame Erbe der *res publica literaria* zurück, eines klassischen Bildungsideals, wie es der Schweizer Historiker Jacob Burckhardt noch am besten dargestellt hat. Szöcs unterstreicht die besondere Rolle Richard Coudenhove-Kalergis bei der Definition des „europäischen Geistes“, welcher die spezifische Kultur einer neuen Europäischen Union verkörpern könnte. Für Szöcs sind gemeinsame europäische Werte wie Individualität, Menschenrechte, freier Austausch von Gütern und Ideen derart universell, dass sie die „westliche Zivilisation“ auch in anderen Erdteilen, wie Amerika und Australien, entscheidend beeinflusst haben. Ebenso wie Burckhardt warnt Szöcs seine Zeitgenossen, Kunst und Wissenschaften auf die bloße Profitabilität zu reduzieren und dabei die Kreativität zu opfern, wie es in Amerika des Öfteren geschieht. Szöcs schlägt eine Wiedergeburt Europas auf der Grundlage des Erbes von 1918 vor und unter der besonderen Berücksichtigung der Charakteristiken der europäischen Kultur.

Der portugiesische Kolonialhistoriker Miguel Bandeira Jerónimo, Herausgeber eines Sammelbandes zur Rolle Portugals im Ersten Weltkrieg, geht zunächst auf den Krieg Portugals gegen die deutschen Kolonialtruppen in Ostafrika ein. Später schildert er, wie die Portugiesen in Nordfrankreich an der Seite ihres Langzeitverbündeten England kämpften und dabei einen sehr hohen Blutzoll bezahlten. Die erschreckend hohe Zahl der Todesopfer auf den Schlachtfeldern Nordfrankreichs stand in keinem Verhältnis zu den wirklichen Interessen Portugals. Die heimkehrenden portugiesischen Kriegsveteranen genossen wenig Ansehen und Anerkennung in ihrer Heimat, trotz des siegreichen Endes des Krieges. Portugal ging bei der Verteilung der Kriegsbeute leer aus.

Zwei Beiträge der Anthologie beschäftigen sich mit Luxemburg. Der Publizist André Link, Autor verschiedener Geschichtsromane, stellt in knappen Worten das Schicksal Luxemburgs im Ersten Weltkrieg dar und wiederholt dabei die gängige Meistererzählung in der Art, wie sie einheimischen Lesern bestens bekannt ist. Nichtluxemburgische Leser werden diese knappe Darstellung der Fakten schätzen. Hauke Kracht, deutscher Diplomat, Autor verschiedener Geschichtsromane, dokumentierte sich in deutschen und luxemburgischen Archiven für seinen Beitrag „Im Windschatten des großen Krieges“. Ein französischer Luftangriff auf luxemburgische Stahlwerke, der tatsächlich stattgefunden hat, bietet ihm den Rahmen für seinen Artikel, der teils auf historischen Fakten, teils auf erfundenen Erzählungen beruht. So schildert er einen patriotischen Gefühlsausbruch des Großindustriellen Gaston Barbanson und vermischt dabei Dichtung und Wahrheit. Schließlich geht er auf eine tatsächliche Begegnung der Großherzogin Marie Adelheid mit dem

deutschen Platzkommandanten Oberst von Tessmar auf Schloss Colmar ein. Leider bleiben dabei neue historische Erkenntnisse unerwähnt.

Der österreichischen Botschaft in Luxemburg gereicht es zur Ehre, mit dieser Veröffentlichung die Erinnerung an die Katastrophe des Ersten Weltkrieges wachzuhalten. Das Konzept, Autoren aus verschiedenen am Weltkrieg beteiligten und nicht beteiligten Staaten für dieses Werk zu gewinnen, zeugt vom weltoffenen, innovativen Ansatz des Herausgebers.

Jean-Marie Majerus

#Wielewatmirsinn – 100 Joer Allgemengt Wahlrecht, hrg. v. Claude Frieisen, Régis Moes, Michel Polfer, Renée Wagener (Publications du Musée national d'histoire et d'art, 41), Luxemburg : Chambre des Députés / Musée national d'histoire et d'art, 2019; 279 S.; ISBN: 978-2-87985-629-2 ; 32 €.

Luxemburg hat 2019 auf 100 Jahre allgemeines Wahlrecht zurückgeblickt. Anlässlich dieses Jubiläums haben die Abgeordnetenkammer und das Nationalmuseum eine Ausstellung organisiert und begleitend einen umfangreichen Sammelband herausgegeben. Dieser hat das ehrgeizige Ziel, die Entwicklung des allgemeinen Wahlrechts in Luxemburg über einen Zeitraum von über 150 Jahren zu beleuchten – von den Vorgängen, die zur Einführung des allgemeinen Wahlrechts führten, bis zu den heutigen Herausforderungen. Dabei umfasst der Band – in Luxemburger Manier – sowohl deutsch- als auch französischsprachige Beiträge.

Das Buch leistet einen wichtigen Beitrag zur Literatur über die luxemburgische Demokratie, indem es die politischen Entwicklungen in Luxemburg systematisch und chronologisch über einen langen Zeitraum verfolgt. Die ersten Kapitel beschreiben die frühen Formen der luxemburgischen Mitbestimmung durch die Städte und den Adel. Auch der Wandel der politischen Strömungen im 19. Jahrhundert, im Kontext der Verfassung, wird eingehend analysiert. Diese Kapitel erinnern daran, dass die Einführung der Demokratie auch in Luxemburg ein langsamer und langwieriger Prozess war, der lange vor der Einführung der heutigen parlamentarischen Demokratie mit allgemeinem Wahlrecht begann. Danach analysiert der Band die Bewegungen, die zur Einführung des allgemeinen Wahlrechts 1919 beitrugen. Dabei wird die Rolle der wichtigsten Gruppen und Individuen analysiert, zum Beispiel der Einfluss der Arbeiterbewegung und der Frauenbewegung. Am Schluss bildet die kritische Auseinandersetzung mit den heutigen Herausforderungen, zum Beispiel den Auswirkungen des Wahlsystems, der Presse und der Petitionen, ein Kernstück des Buchs.

Es gibt in der heutigen Zeit in Europa in der Tat einen Trend hin zu Formen der direkten Demokratie, zum Beispiel Referenden und Petitionen. Dabei wird allerdings die klassische parlamentarische Demokratie unter Druck gesetzt: Das Grundprinzip der parlamentarischen Demokratie ist, dass die Bürger ihre Entscheidungsrechte per Wahl an Personen oder Parteien ihres Vertrauens übertragen. Wenn die parlamentarische Demokratie mit Formen der direkten Demokratie

kombiniert wird, kann das zu Spannungen führen, da die Bürger erst Politikern Entscheidungsrechte anvertrauen und dann auf bestimmte Entscheidungen pochen. Petitionen sind besonders problematisch, da oft nicht klar ist, ob sie wirklich „des Volkes Willen“ widerspiegeln oder nur die Präferenzen einer Minderheit. Raphael Kies präsentiert in diesem Zusammenhang eine detaillierte Analyse des luxemburgischen Petitionssystems. Allerdings setzt er sich mit der Frage der „Repräsentativität“ der Petitionen nicht kritisch genug auseinander. So argumentiert er, dass Petitionen repräsentativ sind, wenn sie in einen Themenbereich fallen, der die Luxemburger interessiert. Diese Argumentationsweise ist problematisch: In jedem Themenbereich gibt es ein breites Spektrum an Meinungen. Ob eine Petition repräsentativ ist, hat wenig mit dem Themenbereich zu tun, jedoch viel mit der konkreten Position, die darin vertreten wird. Das beste Beispiel sind die zwei Petitionen zur Frage, ob Luxemburgisch Amtssprache werden soll. Beide Petitionen – die dafür und die dagegen – haben die nötige Mindestanzahl an Unterschriften erreicht. Da sich die Petitionen aber widersprechen, repräsentiert mindestens eine von ihnen nicht den demokratischen Willen der Mehrheit. Aber auch bei anderen Petitionen, die keine Gegenbewegung hervorrufen, kann man sich nicht sicher sein, ob ein paar tausend Leute wirklich die Position der Mehrheit vertreten oder nur eine laute Minderheit.

Die Pressefreiheit ist ebenfalls ein sehr aktuelles Thema. Es ist bekannt, dass Teile der luxemburgischen Presse sich traditionell mit verschiedenen Werten und politischen Strömungen identifizieren. Régis Moes zeigt in seinem Beitrag, dass die Presse langfristig etwas neutraler geworden ist, aber auch an Einfluss verliert. Wie im Ausland, beziehen Wähler ihre Informationen und Nachrichten zunehmend aus anderen Quellen, unter anderem aus sozialen Netzwerken. Dieser Teil des Kapitels hätte allerdings vertieft werden können. So wird nicht wirklich verdeutlicht, inwieweit die sozialen Netzwerke in Luxemburg im Wahlkampf eine Rolle spielen und wie Parteien oder Kandidaten sie nutzen.

Da in den letzten Wahlen zunehmend über die Folgen der Unterteilung in Wahlbezirke diskutiert wurde, ist es nützlich, dass Fernand Fehlen in diesem Zusammenhang eine detaillierte Analyse präsentiert, wie Wahlsysteme die genaue Sitzverteilung beeinflussen. Er nimmt dabei sowohl die d'Hondtsche Sitzverteilung als auch die Folgen der Aufteilung in Bezirke unter die Lupe und präsentiert ausführliche Erklärungen und Berechnungen, die verdeutlichen, dass das derzeitige System kleinere Parteien benachteiligt.

Alles in allem ist das Buch ein gelungener Beitrag mit hoher Relevanz für die Luxemburger Demokratie, der viele Denkanstöße für zukünftige Herausforderungen und Lösungen gibt. Die Stärken des Buchs liegen darin, dass es dem Leser durch die geschickte Verknüpfung politik- und geschichtswissenschaftlicher Arbeiten einen umfangreichen Einblick in die Entwicklung des Luxemburger Wahlrechts bietet. Es ist wissenschaftlich fundiert geschrieben und illustriert die Argumentation großzügig mit Bildnachweisen und historischen Quellen. Das macht das Buch für eine breite Leserschaft attraktiv. Allerdings könnte das eine oder andere Kapitel mehr Vergleiche mit den europäischen Nachbarn wagen. Gerade die aktuelleren

Trends finden auch in anderen Ländern statt. Hier verpasst das Buch die Chance, durch eine genauere Rezeption der Literatur von anderen Fällen zu lernen. Ein gelungenes Beispiel dafür ist das Kapitel von Fernand Fehlen, der auf der Basis von ausländischen Wahlsystemen Reformvorschläge für Luxemburg entwickelt.

Anna-Lena Högenauer

Paul FELTES, Le Luxembourg, l'Europe et les cartels internationaux de l'acier (1929–1939). Entre concurrence coupe-gorge et marché régulé (Terres rouges – Histoire de la sidérurgie luxembourgeoise, 6/1 et 6/2), Luxembourg 2018 ; 522 p. ; ISBN 978-2-919773-21-3 ; 45 €.

Fin 2018 est sorti le sixième volume de la série Terres rouges – Histoire de la sidérurgie luxembourgeoise éditée par les Archives nationales de Luxembourg. La série fait partie du projet Terres rouges consacré à l'histoire de la sidérurgie luxembourgeoise des 19^e et 20^e siècles. Outre l'inventorisation et la mise à disposition de fonds d'archives y relatifs ou encore la création d'une base de données de témoignages oraux, le projet favorise leur traitement scientifique par le biais d'une série d'ouvrages distincts. Dans le sixième volume est publiée la thèse de doctorat de Paul Feltes, soutenue avec succès à la Sorbonne en 2016. L'auteur a consacré sa recherche aux cartels internationaux de l'acier entre 1929 et 1939, en mettant l'accent sur l'intégration de la sidérurgie luxembourgeoise dans ces cartels.

Aborder le sujet des cartels s'avère un défi à plusieurs niveaux :

- L'auteur ne pouvait se référer qu'à quelques travaux préliminaires qui étaient soit déjà dépassés, soit n'abordaient que des aspects partiels du sujet de recherche.
- En outre, l'auteur regrette la terminologie floue qui existe autour des cartels, des différents types de synergies créées entre les entreprises et des comptoirs de vente, ce qui entraîne des risques de confusion, voire des erreurs méthodologiques. Feltes surmonte ce danger sans difficultés en fournissant des définitions claires des différents organismes évoqués et en se référant par la suite systématiquement à ces définitions.
- Un autre défi était celui de l'abondance de la documentation et donc du problème de la délimitation du sujet de recherche. En effet, depuis les travaux d'autres historiens, notamment de Charles Barthel, mais aussi grâce à l'accessibilité de nouveaux fonds d'archives, le nombre de documents n'a cessé d'augmenter ces dernières années.
- L'étude des cartels internationaux de l'acier se situe à une intersection de plusieurs domaines de recherche, majoritairement historiques, telles que l'histoire économique, l'histoire des relations internationales ou encore l'histoire des entreprises. Le nombre d'acteurs, tant internationaux qu'entrepreneux, renforce la complexité du sujet.

Tout en progressant de manière chronologique, Feltes délimite trois axes de recherche :

Dans un premier temps, il s'intéresse aux échanges et aux interactions entre les cartels et les entreprises. A ce niveau, les acteurs individuels sont également pris en considération. Ensuite, l'auteur traite de l'organisation et du fonctionnement des cartels internationaux de l'acier et cherche à vérifier un éventuel caractère supranational des structures organisationnelles. Dans une troisième étape, les facteurs d'influence externes sont examinés en détail, qu'il s'agisse de sociétés individuelles, de groupements de sociétés ou bien d'États nations.

Compte tenu de la situation archivistique favorable au Luxembourg, notamment grâce au versement aux Archives nationales des fonds de l'Arbed, du comptoir de vente Columeta ainsi que des organes de gestion des cartels internationaux de l'acier, l'auteur favorise une perspective luxembourgeoise. Celle-ci est toutefois régulièrement élargie, notamment lorsqu'il est question des négociations entre les différents acteurs impliqués.

L'ouvrage de Feltes se divise en deux volumes. Le premier volume porte sur la première Entente Internationale de l'Acier (EIA). Si ses origines ne sont que brièvement décrites, l'auteur s'intéresse surtout à sa structure interne, à son fonctionnement, à ses activités et objectifs. Ce sont ensuite les effets de la crise économique mondiale et d'autres facteurs externes sur l'EIA et ses membres ainsi que leurs réactions qui sont analysés en détail. L'auteur met ici en lumière que malgré les intérêts particuliers des différents membres de l'entente, les contacts ne sont pas interrompus durant cette période de crise ; une observation qui s'applique également à de nombreux entrepreneurs européens pendant la Seconde Guerre mondiale.¹ Les différentes stratégies des entreprises regroupées dans l'EIA sont comparées en profondeur. Feltes conclut que l'EIA n'était finalement pas l'instrument approprié pour réglementer la production. La cartellisation n'a pas pu empêcher les mesures protectionnistes ni mettre fin à la surproduction et aux investissements des entreprises. L'auteur porte ainsi une grande attention aux causes de la rupture de la première EIA.

Le deuxième volume met l'accent sur la deuxième EIA entre 1933 et 1939. Compte tenu de l'échec du premier cartel de l'acier, la deuxième entente se concentre exclusivement sur la réglementation des exportations. Une grande importance est attribuée aux comptoirs de vente, dont la structure, le fonctionnement et les limites sont examinés par Feltes. A nouveau, l'auteur s'attache à expliquer les influences extérieures sur l'entente et ses membres. Les dossiers montrent clairement l'importance que les dirigeants impliqués accordent aux bureaux de vente. Cela ne les empêche toutefois pas de créer des synergies bilatérales ou multilatérales au sein de leurs propres groupes ou entre les sociétés de différents conglomérats. Un autre constat est que cette seconde entente implique les mêmes acteurs que ceux déjà présents dans la première EIA. Mais compte tenu de la situation du marché et de la concurrence internationale, la détermination des prix de vente était très difficile et impliquait de nombreuses négociations. En outre, l'EIA n'était pas un moyen

¹ Ainsi p. ex. BERGER, Françoise, Die Beziehung zwischen der französischen und deutschen Eisen- und Stahlindustrie während des Krieges, in : ZUG 50/2 (2005), p. 159–180.

approprié pour prévenir la menace de guerre. Les échanges économiques entre des parties de plus en plus hostiles ont été progressivement réduits.

En analysant l'organisation, le fonctionnement et les limites des deux EIA, Feltes prend position par rapport à deux tendances de la recherche :

- Contrairement à d'autres auteurs qui voient un pivot franco-allemand dominant au sein des EIA qu'ils interprètent comme précurseur de la relation franco-allemande dans le cadre de la construction européenne², Feltes nuance cette façon de voir en montrant des groupes d'intérêts changeant d'alliances selon les circonstances.
- Feltes soulève également la question du caractère supranational des cartels. L'auteur caractérise l'EIA comme une « araignée qui fila sa toile » (p. 513). Bien que les décisions du Comité de gérance des Comptoirs fussent prises à la majorité, chaque groupe national disposant d'une voix, elles peuvent être considérées comme supranationales. La réalisation des décisions étant toutefois entre les mains des différents bureaux de vente, cela garantissait une grande marge de manœuvre aux groupes nationaux.

Le grand atout du travail de Paul Feltes est le regard approfondi sur les différentes négociations au sein des cartels de l'acier. Jamais les discussions, intérêts et méthodes de travail au sein des EIA n'ont été présentés d'une manière aussi détaillée et complète. L'historiographie a déjà souligné à plusieurs reprises l'importance des entrepreneurs individuels dans l'industrie du charbon et de l'acier en matière de développement économique et politique de l'Europe. Mais c'est à Paul Feltes que revient le mérite de mettre en évidence le rôle des cartels de l'acier dans ce développement.

Un des objectifs de l'auteur était d'analyser les facteurs extérieurs agissant sur l'EIA et les entreprises participantes. Il souligne l'importance de certains facteurs nationaux comme la politique douanière ou monétaire sur l'EIA. Or, comme le regrette l'auteur lui-même et vu la masse d'archives, Feltes n'a pas pu avoir recours aux archives publiques. La perspective étatique ne devient ainsi visible qu'à travers la littérature secondaire et la documentation entrepreneuriale. Il va de soi qu'une prise en compte des fonds d'archives étatiques ne pourrait pas se faire au niveau de tous les États impliqués à travers leurs entreprises aux EIA, mais une analyse ponctuelle aurait enrichi l'analyse, comme initié par l'auteur dans ses précédentes recherches.³ Vu l'intérêt de la recherche pour les implications luxembourgeoises

² P. ex. BERGER, Françoise, *La France, l'Allemagne et l'acier (1932–1952). De la stratégie des cartels à l'élaboration de la CECA*. Thèse de l'Université Paris I (2000).

³ Ainsi, les Archives nationales de Luxembourg contiennent quelques documents du Ministère des Affaires étrangères concernant COLUMETA; voir p. ex. ANLux, AE-00473, Intérêts luxembourgeois dans divers pays – Difficultés de règlement de créances commerciales (« Columeta » ...) (1931–1937); AE-03998-06, Relations commerciales entre l'UEBL et la Lituanie (Columeta) (1933–1936). Sur les recherches concernant les relations entre le gouvernement luxembourgeois et la société Arbed dans les années '30, voir FELTES, Paul, « L'industrie lourde luxembourgeoise dans les années trente (1929–1939). Radioscopie d'une crise économique », in : *Terres rouges – Histoire de la sidérurgie luxembourgeoise*, vol. 3 (2011), p. 8–103.

au sein des EIA, une analyse des échanges entre les représentants du gouvernement luxembourgeois et des acteurs entrepreneuriaux concernant les ententes aurait pu apporter des résultats supplémentaires sur les relations entre gouvernement et économie.

En intégrant dans son texte de nombreux documents, l'ouvrage remplit un des objectifs principaux du projet Terres rouges, à savoir la mise en évidence des documents archivistiques tout en favorisant leur analyse scientifique. Il est, par contre, dommage qu'une monographie divisée en deux volumes ne comporte ni bibliographie finale ni liste des sources consultées. Le lecteur intéressé ne peut obtenir les informations pertinentes qu'en consultant les notes de bas de page. Ceci est d'autant plus regrettable que l'étude peut être considérée comme un travail pionnier concernant les ententes internationales de l'acier et l'implication luxembourgeoise. En effet, Paul Feltes a fourni un ouvrage de référence qui va probablement ouvrir la voie à des recherches supplémentaires.

Marc Birchen

Marc BIRCHEN, Schülerzeitungen im Spiegel der Zeit, Luxemburg: Fondation Lydie Schmit, 2018; 208 S.; ISBN 978-2-919908-15-8; 30 €.

Il y a des ouvrages qui tombent à pic, et le livre de Marc Birchen sur les publications lycéennes luxembourgeoises en est certainement un. Au moment où les mobilisations lycéennes regagnent de l'importance grâce notamment aux « Fridays for Future », il est plus qu'intéressant de se replonger dans l'histoire de ces microcosmes politiques que constituent les écoles secondaires. Tant sur le plan de la couverture médiatique que sur le plan de la production historiographique, l'école secondaire en tant qu'espace politique a longtemps été éclipsée par les mobilisations des campus universitaires. Le constat que le rôle des écoliers reste l'un des espaces blancs de l'historiographie des « années 1968 » fut établi il y a quelques années déjà.¹ Ce n'est pourtant que très récemment que les premières études conséquentes furent publiées sur la question.² Le mérite de l'ouvrage de Birchen est d'autant plus grand qu'il dépasse le cadre des seules années 1968 pour approcher la question des journaux lycéens au long du 20^e (et du début du 21^e) siècle.

Le livre est divisé en deux parties : une première avec des chapitres chronologiques, ponctués par des interviews d'acteurs de l'époque (pour les périodes après 1945) ; et une deuxième partie qui se penche sur certaines questions de façon plus diachronique : les acteurs, leurs motivations et leur parcours, les techniques de production et enfin les liens divers entre la presse lycéenne et la thématique plus large de la jeunesse. Pour approcher ces questions, l'auteur doit tout d'abord surmonter

¹ HORN, Gerd-Rainer, *The Spirit of '68. Rebellion in Western Europe and North America, 1956–1976*, Oxford / New York : Oxford University Press, 2007, p. 92.

² LESCHI, Didier et MORDER, Robi, *Quand les lycéens prenaient la parole: les années 68*, Paris: Syllepse, 2018.

une série d'obstacles, notamment la difficile délimitation du corpus. Birchen définit le journal étudiant comme un journal écrit par les écoliers pour les écoliers. Il distingue alors entre journaux avec ou sans attaches institutionnelles. Si les premiers connaissent une certaine stabilité, les journaux créés spontanément par des étudiants sont marqués par leur caractère éphémère et après chaque départ d'une promotion luttent pour leur survie. D'autre part, les nombreux liens entre lycéens et universitaires et la frontière parfois toute relative entre ces deux mondes peuvent rendre difficile l'exercice de définir la parenté de tel texte ou de telle idée, d'autant plus que les auteurs se cachent souvent derrière un pseudonyme. Surmontant ces obstacles, Birchen parvient à proposer un regard original sur l'histoire politique, sociale et culturelle du Luxembourg, en donnant la parole à des acteurs qui sont souvent exclus du débat public.

L'école est un champ de tension au sein duquel s'affrontent différentes visions politiques, générationnelles et culturelles. Et le journal lycéen a longtemps été le lieu de prédilection pour défendre les idées face à d'autres étudiants, face au corps professoral ou face à des groupes extérieurs à l'école. Birchen nous montre comment ces tensions pouvaient mener à des conflits ouverts avec les autorités scolaires ou politiques, à la confiscation et à l'interdiction des journaux, voire dans certains cas même à des poursuites judiciaires, des perquisitions ou à la surveillance des rédacteurs par les services de renseignement. A plusieurs reprises, les publications des lycéens furent même discutées au sein du parlement. Le journal étudiant était donc un lieu de débat contesté et pouvait servir d'outil pour promouvoir les valeurs dominantes ou au contraire pour remettre en question ces dernières.

C'est ici qu'apparaît tout l'intérêt d'approcher cette histoire à travers le prisme du temps long. Birchen parvient ainsi à mettre en évidence les principales évolutions de l'école elle-même, de ses acteurs et des lignes de tension qui la traversent. Si les débats des années 1930 sont marqués par l'anticléricisme des uns et par l'anticommunisme (voire l'antisémitisme) des autres, on assiste vers la fin des années 1960 à une radicalisation générale des étudiants et des ponts se créent au-delà des clivages traditionnels de la société luxembourgeoise. Birchen situe l'âge d'or des journaux scolaires au début des années 1950 quand une multitude d'initiatives locales voit le jour et que nombre d'écoles (parfois même des classes) commencent à publier leur propre journal. Birchen parle alors du passage d'une fonction « idéologisante » des journaux à une fonction « créatrice d'identité ». Cela n'empêche pas les journaux de prendre des postures fondamentalement politiques, notamment lors des débats entourant le projet de réforme du système scolaire luxembourgeois au long des années 1950 et 1960 qui aboutit à la réforme de l'enseignement secondaire en 1968. À partir des années 1970 et 1980, Birchen constate alors une évolution dans le ton des publications dont le discours se veut désormais moins clivant et moins dirigé contre le corps professoral. En effet, les profs sont aussi des acteurs à part entière de cette histoire. Tantôt les cibles des journaux, tantôt leurs collaborateurs actifs, leur rôle pouvait fortement varier d'une école à l'autre, d'une époque à l'autre. Enfin, le temps long accordé à cette recherche permet aussi de s'intéresser à l'évolution des techniques d'impression et notamment à la démocratisation progressive de celles-ci dans la seconde moitié du 20^e siècle.

Avec cette recherche, Birchen s'est aventuré sur un terrain pratiquement inexploré jusqu'ici ; il est donc normal que son étude se doive encore d'être complétée par des recherches ultérieures. Un regret que l'on peut avoir est que Birchen n'a pas suffisamment relié son sujet avec une historiographie internationale sur l'histoire de l'enseignement, de l'adolescence, ou encore de la presse alternative dans laquelle il range les journaux lycéens. Une autre limite de l'ouvrage réside dans le fait de se focaliser presque exclusivement sur les journaux lycéens. C'est de bonne guerre. Après tout, c'est l'objectif annoncé dans le titre même du livre. Mais cela réduit aussi le champ de vision de la recherche historique, ce qui apparaît spécialement dans les moments où ces journaux connaissent des difficultés et se font rares. Le chapitre sur les origines des premiers journaux étudiants luxembourgeois dans les années 1910 et 1920 est ainsi le plus court de la partie chronologique de l'ouvrage. Et la Seconde Guerre mondiale – qui amène la disparition des journaux lycéens de l'avant-guerre – n'est que très brièvement abordée. Cela souligne le besoin pour de futures recherches de croiser davantage encore ces sources avec d'autres types de documents et de se focaliser peut-être davantage encore sur les acteurs mêmes de cette histoire, quand il est possible de les identifier.

Ces perspectives n'enlèvent cependant rien à la plus-value que constitue l'ouvrage de Marc Birchen pour l'historiographie nationale et internationale. Ses « Schülerzeitungen im Spiegel der Zeit » constituent de véritables miroirs sur leurs époques, illustrant une panoplie de thématiques mobilisant la jeunesse luxembourgeoise à travers les décennies.

Charel Roemer

Matias GARDIN, Thomas LENZ (Hg.), Die Schule der Nation. Bildungsgeschichte und Identität in Luxemburg, Weinheim und Basel: Beltz Juventa, 2018; ISBN 97-3-7799-3771-5; 39,95 €.

Ein zentrales Instrument der Nationsbildung in Luxemburg und anderswo ist die Schule. Dies bestätigt und vertieft der vorliegende Band. Er führt die Erträge zweier interdisziplinärer Projekte der Universität Luxemburg zusammen, die von dem Pädagogen Daniel Tröhler geleitet wurden. Seine Autorinnen und Autoren legen die Schwerpunkte ihrer Analysen auf luxemburgische Entwicklungen der vergangenen zwei Jahrhunderte, doch eröffnen sie auch vergleichende Perspektiven auf die Nachbarländer Luxemburgs, die Schweiz und die Niederlande. Im Kern geht es in diesem Buch um Nationenbildung durch Schule, um den Aufbau des modernen Staates, um die Erweiterung der Staatstätigkeit im Bereich des Schulwesens, um das Verhältnis von Kirche und Staat und schließlich um die Disziplinierung und Professionalisierung der Lehrerinnen und Lehrer. Die zunächst in englischer Sprache publizierten Beiträge wurden konsequent ins Deutsche übersetzt. Gemeinsam fragen sie danach, wie das multikulturelle Luxemburg mit seinen Bildungsmethoden auf die Globalisierung reagiert hat und wie im mehrsprachigen Nationalstaat Luxemburg mit Hilfe des Bildungssystems eine besondere Vorstellung von Staatsbürgerschaft durchgesetzt wurde.

Die ersten beiden Aufsätze betrachten das Verhältnis von internationalen – auch globalen – Entwicklungen einerseits, und spezifisch nationalen andererseits. Auf die großen Ähnlichkeiten des luxemburgischen Primärschulwesens in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts mit dem belgischen, niederländischen und französischen verweist Geert Thyssens Beitrag. Luxemburgs frühes nationales Schulsystem vereinigte Elemente der Systeme anderer Staaten. Das Ergebnis dieses Prozesses wiederum wird auf nationaler Ebene als legitim anerkannt. Daniel Tröhler verstärkt Thyssens Befund und wendet sich gegen eine allzu schematische Übertragung der Theorie von einer „globalen Institutionalisierung der Bildung“ auf die empirische Forschung. Anhand der Fallbeispiele Luxemburg und Kanton Zürich kann er zeigen, dass sich die neuen Schulsysteme des 19. Jahrhunderts nur im Rahmen der Nationsbildung entwickeln konnten.

Drei Artikel befassen sich mit weiteren Elementen der Nationsbildung – mit Sprache, Religion und Gender. Die Entwicklung des luxemburgischen multilingualen Habitus analysiert der Soziologe Fernand Fehlen. Entscheidend war die Einführung der zweisprachigen Primärschule in der Folge des Schulgesetzes von 1843. Sie bewegt sich in der zweisprachigen Tradition Luxemburgs, die seit dem Mittelalter wirksam war. Am Ende der skizzierten Entwicklung steht die Dreisprachigkeit. Auf die Frage nach der Rolle von Religion und Schule bei der luxemburgischen Nationsbildung antwortet Ragnhild Barbu mit der These, dass sich der kirchliche Einfluss auf die Schule verringerte, die schulische Praxis und die Lehrerbildung jedoch kirchlich beeinflusst blieben. Für den luxemburgischen Nationalismus gilt: Er war ganz wesentlich katholisch geprägt. Wie Mädchen und Frauen zu luxemburgischen Staatsbürgerinnen erzogen wurden, untersucht Catherina Schreiber. Sie zeigt, dass die Aushandlungsprozesse über die stark variierenden Lehrinhalte geschlechtsspezifische, aber auch sozial, regional und beruflich ausdifferenzierte Ausprägungen von Staatsbürgerschaft bewirkten.

Zwei weitere Beiträge befassen sich mit der Rolle der luxemburgischen Lehrerschaft in der Nationsbildung. Wie Lehrerinnen und Lehrer und ihre Presse die nationale Identität in Luxemburg förderten, fragen Matias Gardin, Ragnhild Barbu und Barbara Rothmüller. Sie zeigen, dass das Bildungssystem die Mehrsprachigkeit und die kosmopolitische Kultur hervorgebracht hat, die Luxemburg an der Wende vom 19. zum 20. Jahrhundert so einzigartig in Europa machte. Peter Voss untersucht die Rolle des „Luxemburger Schulboten“. Ergebnis seiner Analyse: Dieses Blatt entfaltete nicht nur lenkende und disziplinierende Wirkung, sondern es trug ganz erheblich zur Entstehung einer freien Lehrerpresse in Luxemburg bei, indem es den Widerstand vieler Lehrender hervorrief und berufsspezifische Bedürfnisse weckte.

Die Frage nach dem Verhältnis von internationalen Einflüssen auf die Entwicklung des nationalen Bildungssystems in Luxemburg nehmen – nun für das 20. Jahrhundert – die letzten Artikel des vorliegenden Bandes auf. Die Darstellung des sowjetischen Bildungssystems in der luxemburgischen Presse der 1920er bis frühen 1940er Jahre analysiert Alexander Friedman. Abhängig von den jeweiligen

politischen Positionen, lehnten Luxemburger Zeitungen die „atheistische Sowjetunion“ ab oder hetzten – unter nationalsozialistischer Kontrolle – gegen sie. Lediglich die linke Presse stand dem sowjetischen Bildungswesen – bis zum Hitler-Stalin-Pakt – aufgeschlossen gegenüber. Anne Rohstock und Thomas Lenz prüfen John Meyers These von der internationalen Standardisierung nationaler Bildungssysteme. Sie zeigen, dass die Bildungsreformen der Nachkriegszeit bis zu den 1970er Jahren mit einem erheblichen Kraftaufwand betrieben wurden, aber weitgehend unvollendet blieben. Internationale Einflüsse wurden durch nationale Rhetorik verschleiert (S. 175). Die Frage nach dem Verhältnis von Nationalem und Globalem in der luxemburgischen Bildungspolitik greift erneut Matias Gardin auf. Im Zusammenhang mit den Wahlen zur Abgeordnetenversammlung 1974 formuliert er die Gegenthese zu dem Beitrag Rohstocks und Lenz' im selben Band: „Globalisierung wurde als Matrix verwendet, um nationale Reformen zu rechtfertigen“ (S. 207). Es handelte sich eben nicht nur um eine Verschleierung des internationalen Einflusses durch nationale Rhetorik. Die zentrale Bedeutung der traditionellen Migration luxemburgischer Studierender für die Herausbildung der politischen, kulturellen und wirtschaftlichen Eliten arbeiten Anne Rohstock und Catherina Schreiber heraus. Diese Form der Gruppenbildung exkludierte tendenziell Frauen, Migranten und Nichtkatholiken und erzeugte eine starke Kohärenz der luxemburgischen Eliten. Als letztes Beispiel für den Einfluss globaler Trends auf das luxemburgische Bildungswesen untersucht der Beitrag Nadine Geislers die Behandlung der Shoah im luxemburgischen Schulunterricht. Ihre Thesen: Das Thema wurde von der luxemburgischen Bildungspolitik, ähnlich anderen Ländern, erst seit den 1970er Jahren stärker aufgenommen. Dabei hatten die Lehrerinnen und Lehrer große Spielräume.

Der vorliegende Sammelband ist das im Wesentlichen überzeugende Ergebnis des Zusammenwirkens von Vertreterinnen und Vertretern mehrerer sozial- und kulturwissenschaftlicher Disziplinen. Lediglich bei der Verwendung zentraler Fachtermini der Sozial- und Kulturwissenschaften – Nation, Nationalstaat, Absolutismus – zeigt der Band Schwächen, insbesondere bei der Darstellung früher Phasen des betrachteten Zeitraums. So galt die niederländische Verfassung auch in Luxemburg und musste nicht auf das Großherzogtum eigens übertragen werden. Diese Fehleinschätzung ist auch eine Folge der schwachen Besetzung dieser Epoche in der Luxemburgforschung. Andererseits konnten die Autorinnen und Autoren des Bandes neuere Forschungsergebnisse zur luxemburgischen Staatsgründung noch nicht in ihre Analysen einbeziehen¹. Die Schlussakte des Wiener Kongresses begründete das Großherzogtum Luxemburg nicht als „Nationalstaat“. Es war zunächst eine Provinz des Königreichs der Niederlande. Nach 1839 war Luxemburg erst einmal ein Staat, aus dem im Verlauf der luxemburgischen Nationsbildung ein Nationalstaat wurde.

¹ THEWES, Guy, 1815 – Wie das Großherzogtum Luxemburg entstand, in: Andreas FICKERS/Norbert FRANZ/Stephan LAUX (Hg.), *Repression, Reform und Neuordnung im Zeitalter der Revolutionen. Die Folgen des Wiener Kongresses für Westeuropa (Luxemburg-Studien, 15)*, Berlin u.a. 2019, S. 77–101; UHRMACHER, Martin, *Neue Staaten – neue Grenzen. Die Rhein-Maas-Mosel-Region zwischen den Grenzziehungen des Ancien Régime und der Neuordnung durch den Wiener Kongress (1779–1816)*, in: ebd., S. 155–183.

Nicht akzeptabel in der sozial- und kulturwissenschaftlichen Debatte sind allerdings politisch-ethische Wertungen im Verlauf der eigentlichen wissenschaftlichen Analyse, z. B.: „... ein in dieser Hinsicht besonders berüchtigter Zeitgenosse war Jean-Théodore Laurent“, oder: [er war ein] „... äußerst reaktionärer ... Ultramontanist“ (S. 23). Ein weiteres Beispiel für eine vorwissenschaftliche Wertung ist die Formulierung „Aufkommen des kruden Nationalismus“ (S. 36). Regelrecht unhistorisch – also schlicht falsch – ist auch die Aussage, dass Wilhelm I. ein absolutistischer Herrscher gewesen sei: Wilhelm herrschte auf der Grundlage der niederländischen Verfassung. Auch wenn diese Verfassung ihm die Souveränität und weitreichende Befugnisse zuwies, war er kein absoluter, sondern ein konstitutioneller Monarch (S. 15, 57). Lediglich eine kleine handwerkliche Nachlässigkeit ist dagegen in der ansonsten sehr guten Übersetzung zu beklagen: Einige Male werden ins Englische übersetzte Zitate frankophoner Literatur- und Quellentexte einfach aus den Erstveröffentlichungen einiger Beiträge übernommen und nicht die französischen Originale (S. 23, 24, 29).

Trotz dieser Schwächen ist dem Team um Matias Gardin und Thomas Lenz ein insgesamt gutes und lesenswertes Buch gelungen. Im Gegensatz zu vielen anderen Sammelbänden überzeugt es durch klare Fragestellung, Argumentation und Theoriebildung. Die kurze Einleitung der beiden Herausgeber umreißt das allgemeine Problemfeld, in dem sich die einzelnen Beiträge bewegen, und formuliert die Fragen, auf die sich die Forschungen der Beiträgerinnen und Beiträger konzentrieren. Darüber hinaus gibt die Einleitung des Bandes Auskunft über den Forschungskontext, in dem seine Beiträge entstanden sind, und sie fasst die Ergebnisse für eilige Leserinnen und Leser kurz zusammen. Sehr erfreulich ist schließlich, dass kontroverse Positionen Raum bekommen für die Entfaltung ihrer Argumentation, und die Autorinnen und Autoren die Thesen, die sie im Verlauf der empirischen Analysen erarbeitet haben, immer wieder in Theorien größerer Reichweite einordnen. Dieses Buch ist also nicht nur ein Gewinn für die Luxemburgforschung, sondern auch ein Lehrbeispiel moderner, interdisziplinärer und problemorientierter Geschichtsschreibung in Westeuropa.

Norbert Franz (Wiesbaden)

Karin PRIEM / Frederik HERMAN (ed.): Fabricating modern societies. Education, bodies, and minds in the age of steel (Studies in global history, 37), Leiden: Brill, 2019; XVIII+246 pp.; ISBN 978-90-04-34423-5 (hardback), 99 €; ISBN 978-90-04-41051-0 (e-book), free access on <https://brill.com/view/title/34600?lang=en>.

Die wissenschaftliche Erforschung der Industrialisierung umfasst längst nicht mehr nur klassische wirtschafts- oder sozialgeschichtliche Aspekte. Vielmehr sind kultur-, mentalitäts- oder medienhistorische Fragestellungen mittlerweile konstitutiver Bestandteil einer ganzheitlich verstandenen Industrialisierungsgeschichte. Auch erfuhr die Industrialisierungsgeschichte wertvolle interdisziplinäre Impulse, etwa aus den Kunst- und Medienwissenschaften. Aus diesen nur grob angedeuteten

Verschänkungen verschiedener theoretischer und methodologischer Ansätze resultieren zunehmend komplexe, aber eben auch höchst ertragreiche und anregende Studien. Beispielhaft dafür steht der von Karin Priem und Frederik Herman edierte Sammelband. Der Band untersucht in insgesamt acht Beiträgen nebst einer instruktiven Einleitung die mediale, mentale und diskursive Verarbeitung des Industrialisierungsprozesses in Luxemburg um die Jahrhundertwende. Dieser wird dabei eingebettet in einen umfangreicheren Modernisierungsdiskurs. So fassen die Herausgeber ihr Anliegen wie folgt zusammen: „As a collection of socio-cultural (hi) stories of technology, industry, and, more broadly, modernity, this book provides insight into the shaping of the modern subject, the harmonization and stratification of the social fabric in the ‚age of steel‘, and the entangled thought styles, mechanisms, and materialities that gave birth to the complex of modern life in Luxembourg at the turn of the twentieth century.“ (S. 21)

Als ein wichtiger Akteur treten in dem skizzierten Zusammenhang die großen Industrieunternehmen und besonders der 1911 gegründete ARBED-Konzern auf. Den Industriellen ging es besonders darum, einerseits ihren eigenen wirtschaftlichen Erfolg mithilfe moderner Medientechnik wie Photographie und Film anzupreisen und andererseits ihre umfangreiche betriebliche Sozialpolitik und damit ihren Beitrag zum sozialen Fortschritt in Szene zu setzen. Eingebettet in transnationale politische, wirtschaftliche und gesellschaftliche Netzwerke, entwickelten die ARBED-Verantwortlichen ein sozialpolitisches Programm, das die Herausgeber des Bandes unter dem Terminus „philanthrocapitalism“ zusammenfassen: ein Programm also, das ökonomische mit philanthropischen Bestrebungen verband. Dieses Programm, beziehungsweise seine mediale Propagierung, sollte dazu beitragen, dem kritischen Modernisierungsdiskurs der Zeit, der sich beispielsweise in der Offenlegung sozialer Missstände äußerte, entgegenzusteuern. Legitimiert wurde die eigene Arbeiterpolitik durch die ständige Bezugnahme auf moderne Technik und wissenschaftliche Erkenntnisse etwa aus der Medizin. So stellte man in den betrieblichen Wohlfahrtseinrichtungen moderne medizinische Apparaturen und ähnliche Angebote zur Verfügung. In einem gleichsam dialektischen Prozess diente die wissenschaftliche Methodik aber zugleich der Disziplinierung der Belegschaft: „[The workers] were seen as trainable subjects who permanently had to be observed, monitored, and studied by the employers’ experts [...]“. (S. 20). Der Körper der Arbeiter wurde dabei in einer technikbasierten Metaphorik gewissermaßen als eine Maschine modelliert, die es zu perfektionieren und präventiv vor Schaden zu bewahren galt. All die Anstrengungen mündeten, folgt man den Herausgebern, in einem großen Versprechen: „The science-based organization of labor and social reform was said to hold at least the promise of a better future, both of the worker and the employer.“ (S. 21).

Im ersten Teil des Bandes geht es im Wesentlichen um die Frage, wie Körperlichkeit im Industrialisierungsprozess mittels visueller Medien kommuniziert wurde und wie darüber (kollektive) Identitäten ausgebildet oder gestärkt wurden. Ira Plein zeigt, wie verschiedene konkurrierende Akteure Bilder aus der Produktion verbreiteten und dabei diverse visuelle Medien einsetzten. Die Unternehmer waren darum bemüht, ihre Produkte anzupreisen und potentielle Arbeitskräfte

anzuwerben. Die Arbeiterbewegung indes suchte Klassensolidarität zu erzeugen und Anhängerschaft zu mobilisieren. Die Autorin schlussfolgert: „Each group employed the figure of the industrial worker for its own ends and drafted it into the service of its ideas and perspectives on industrial work.“ (S. 54) Françoise Poos analysiert eine im Institut Emile Metz überlieferte Fotosammlung. Die Bilder zeigen sowohl die Gründerväter des ARBED-Konzerns als auch Arbeitskräfte. Zweck dieser Fotografien war die interne wie externe Repräsentation des Unternehmens: „These images were made to propagate a positive image of the corporation, both to its own workers and employees and to the outside world.“ (S. 63f.) Gerade die unternehmerische Repräsentation der modernen Arbeitswelt diene auch der Stärkung einer nationalen Identität im noch relativ jungen luxemburgischen Staat. Eine nur auf den ersten Blick exotisch anmutende Episode erzählt Klaus Dittrich: die Ostasien- und speziell Japanreisen von Aline Mayrisch de Saint-Hubert in den Dreißigerjahren. Die Frau des langjährigen ARBED-Direktors Emile Mayrisch war eine wichtige Exponentin unternehmerischer Kultur- und Wohlfahrtspolitik in Luxemburg, engagierte sie sich doch etwa für das Rote Kreuz, im Bildungswesen und im Kunstsektor. Dittrich zufolge erwartete sie in Japan auf der Suche nach Selbsterkenntnis oder Selbstverwirklichung eine Art Gegengesellschaft zum modernen, durchindustrialisierten Westeuropa, wurde dabei aber aufgrund falscher Voraussetzungen – in einer kritischen Lesart könnte man auch von falschen Stereotypen sprechen – letztlich enttäuscht, entsprach das sich seit der Meiji-Restauration rapide modernisierende Japan doch keineswegs ihren romantisierenden Vorstellungen: „The intellectual escape from industrial capitalist civilization [...] resulted in disillusionment.“ (S. 103) Bilder ihrer Japanreise dokumentieren eine partiell verwestlichte Gesellschaft.

In der zweiten Sektion untersuchen die beiden Herausgeber in zwei Beiträgen, wie die luxemburgischen Unternehmer durch Ausbildung und Schulungen auf ‚ihre‘ Arbeiter einwirkten, um ihre Leistungsfähigkeit im industriellen Umfeld zu erhöhen. Im ersten Beitrag zeigen die Autoren, wie im Institut Emile Metz mithilfe moderner Apparaturen die für die Arbeit wichtigen Sinneswahrnehmungen der Auszubildenden getestet, trainiert und geschärft wurden. Ziel war dabei eine über sinnlichen Kontakt herzustellende Harmonisierung des arbeitenden Individuums mit seiner Arbeit, den Arbeitsmaterialien und der modernen Maschinerie. Priem und Herman schlussfolgern, dass dies durchaus gelungen sei: „In Luxembourg, the Institut Emile Metz became a showcase for new pathways to vocational orientation and training.“ (S. 130f.) Denkt man diesen Befund zu Ende, würden klassische, aus der marxistischen Tradition stammende Entfremdungstheoreme ein Stück weit konterkariert. Sodann beschäftigen sich die Herausgeber mit dem Versuch, über zahlreiche Tests und Messungen die Arbeiterausbildung und vor allem auch deren Steuerung im Institut Emile Metz zu optimieren. Dazu wurden modernste Apparaturen herangezogen. Den Bestrebungen einer „cyborgization“ (S. 160) der Ausbildung lagen die Theorien des Humanwissenschaftlers Jules Amar zugrunde.

Zu Beginn der dritten Sektion beschäftigt sich Enric Novella mit der von Unternehmern und Eliten getragenen Gesundheitspolitik in Luxemburg während des frühen 20. Jahrhunderts, insbesondere mit der Bekämpfung der Tuberkulose als

einer weit verbreiteten Krankheit. Ziel dieser Politik sei einerseits eine geradezu utopische Vision einer gesunden und gesundheitsbewussten Gesellschaft gewesen. Andererseits aber habe sie auch dazu gedient, Werte und Normen der Oberschicht auf die Arbeiterbevölkerung zu übertragen. Mithin erscheint die Gesundheitspolitik auch als Mittel sozialer Kontrolle und Herrschaftssicherung. Irma Hadzalic fokussiert die globale Orientierung des ARBED-Konzerns und zeigt am Beispiel des Zweigwerks im brasilianischen Minas Gerais, wie im Zuge der ökonomischen Expansion auch die sozialpolitische Agenda des luxemburgischen Unternehmens exportiert wurde. Wie im Mutterland seien dabei nicht nur und nicht einmal in erster Linie philanthropische, sondern ökonomische Motive entscheidend gewesen. Die Eisen- und Stahlindustrie bewegte sich nahezu von Anfang an in internationalen und zunehmend globalen Zusammenhängen. Diesem Umstand trägt auch der abschließende Aufsatz Rechnung, in welchem Angelo van Gorp den Niedergang einer US-amerikanischen Industriegemeinde schildert, nämlich Gary Indiana. Ein solcher Niedergang könne dem Autor zufolge etwa durch eine verstärkte Bildungspolitik abgemildert werden.

Auf hohem methodischem Niveau und unter abwechslungsreichen Teilperspektiven bearbeitet der Sammelband vor allem mentale und diskursive Komponenten des Industrialisierungsprozesses in Luxemburg.

Fabian Trinkaus (Blieskastel)

Astrid LULLING, Mein Leben als Frau in der Politik. Autobiographie, Luxemburg: Schortgen Bookprint, 2018; 318 S.; ISBN 978-99959-36-64-8; 19,50 €.

Astrid Lulling, erste weibliche Kammerabgeordnete der luxemburgischen Nachkriegsgeschichte, hat ihre Erinnerungen aus über fünf Jahrzehnten aktiver Politik niedergeschrieben – „mit spitzer Feder“, wie der Klappentext vorsorglich warnt. Doch wer diesem Hinweis folgt und „Mein Leben als Frau in der Politik“ gezielt nach Polemiken gegen Lullings politische Weggefährten/-innen absucht, liest den Text falsch. Ihre Stärken zeigt Lullings autobiografische Erzählweise vielmehr immer dann, wenn sie die Hinterzimmer der großen (und nicht so großen) Politik ausleuchtet, mit persönlichen Erinnerungen ausstaffiert und dem Leser plastisch vor Augen führt. Etwa dort, wo sie in Kapitel 7 („Mein Weg in die Abgeordnetenversammlung“) mit bemerkenswerter Offenheit schildert, welche innerparteilichen Machtkämpfe im Jahre 1965 zu ihrem Einzug in die Abgeordnetenversammlung führten. Oder in Kapitel 13 („Die Wahlen von 1979 und danach“), das den Leser mitnimmt in die hintergründigen Ränkespiele der Koalitionsbildung nach den Nationalwahlen von 1979. Mit ihrer anschaulichen Erzählweise, die immer wieder scharf auf einzelne Situationen des politischen Alltags fokussiert, gewährt Lulling dem Leser einen ungeschönten Blick hinter die Kulissen der luxemburgischen Nachkriegsdemokratie. Vor allem die erste Hälfte des Buches liest sich in dieser Hinsicht mit großem Gewinn.

Diese Erzählweise markiert jedoch zugleich einen ersten Kritikpunkt an Lullings autobiografischem Schreiben. Denn was an bedeutsamen Stationen

ihres Lebenswegs den Erzählfluss auflockert und Politik greifbar macht, kippt an anderen Stellen des Buches in eine wahllose Aneinanderreihung von Anekdoten. Wer sich etwa von Kapitel 4 („Bei Antoine Krier im LAV, 1949–1963“) Einblicke in die sozialistische Gewerkschaftsbewegung der Nachkriegsjahre erwartet, wird überrascht sein, dort ausführlich über Lullings Urlaubsaufenthalte im italienischen Riva del Sole oder ihren Besuch eines „typisch ungarischen Restaurants mit Zigeunermusik“ in Wien zu lesen. Mit Bedacht eingesetzt, dienen Anekdoten der erzählerischen Verdichtung komplexer Zusammenhänge. Bei Lulling hingegen dienen sie allzu oft als Füllmaterial für die 282 Textseiten des Buches.

Wer sich die Mühe macht, aus diesem schwach strukturierten Erzählfluss ein zentrales Lebensthema herauszupräparieren, wird vor allem dort fündig, wo Lulling vom Bruch persönlicher Beziehungen unter dem Einfluss politischer Ereignisse, Entscheidungen und Entwicklungen erzählt. Bestes Beispiel für dieses wiederkehrende Motiv ist sicherlich die langjährige Freundschaft der Autorin zu ihrer „politischen Ziehmutter“ Lily Krier-Becker, die 1974 an einem Streit über die Wahl von Pierre Grégoire zum Kammerpräsidenten zerbrach. Während Lulling im Rückblick ihr tiefes Bedauern über dieses Zerwürfnis äußert, zeigt sie sich in anderen Fällen betont unversöhnlich: „Ich war 2014 die einzige von allen früheren LSAP-Größen, die noch ein politisches Mandat innehatte. Ich habe sie alle, nicht nur physisch, überlebt. Das ist eine große Genugtuung“, bilanziert Lulling am Ende eines Abschnitts über die persönlichen Brüche mit ehemaligen Parteigenossen nach der LSAP-Spaltung von 1971 (S. 100).

Ihrer Entfremdung von der späteren LSAP-Parteivorsitzenden Lydie Schmitt widmet die Autorin anschließend sogar ein eigenes Kapitel („Lydie Schmitt: Erst Bewunderung, dann Feindschaft“). Spätestens ab der zweiten Hälfte des Buches verdichten sich solche vereinzelt Episoden unterschwellig zu der autobiografischen Erzählung über eine Frau, die Politik nie mit dem Ziel betrieben hat, sich beliebt zu machen.

Ein anderer Handlungsbogen – der biografische Weg des Schifflinger „Arbeitermädchens“, das 1971 von der LSAP ausgeschlossen wird und nach einem Zwischenspiel in den Reihen der SdP auf den Wahlzetteln der CSV landet –, dieses Narrativ einer lebenslangen politischen Selbstsuche also, zeichnet sich im Buch hingegen nur ansatzweise ab. Leser, die sich von der Lektüre einen Einblick in Lullings politischen Ideenhorizont erhofft hatten, dürften hierüber enttäuscht sein: Welche sachlichen Erwägungen gaben den Ausschlag für ihre Parteiübertritte? Hatten sich die Parteien gewandelt oder vielmehr Frau Lulling? Und wie bewertet die Autorin die programmatische Entwicklung der luxemburgischen Parteienlandschaft von Kriegsende bis in die Gegenwart? All diese Fragen bleiben unbeantwortet. Lullings Entscheidung etwa, zu den Nationalwahlen 1984 für die CSV zu kandidieren, wird mit wenigen Sätzen abgehandelt, ohne dass die Autorin dabei auch nur am Rande auf ihre politischen Beweggründe eingeht. Es soll vollkommen selbstverständlich erscheinen, dass die ehemalige Sozialistin plötzlich für die konservative CSV

kandidiert. Das Resultat ist die wohl unpolitischste Schilderung eines Parteiwechsels, die das Genre der politischen Autobiographie je hervorgebracht hat.

Bei alledem prägt ein apologetischer, bisweilen selbstgerechter Grundton das autobiografische Erzählen, der regelmäßig dort anklingt, wo die Autorin historische Presseartikel zu ihrer Person korrigiert und mit nachträglichen Gegendarstellungen kontrastiert (vgl. etwa Kap. 16: „GTL/Lulling-Affäre: Die schlimmsten Jahre meines Lebens“). Analog verfährt sie mit einer zeitgeschichtlichen Arbeit, in der sie „so manche historische Ungereimtheiten und Unwahrheiten“ über sich entdeckt hat (S. 124).

Auf Momente der Selbstkritik oder gar -ironie wartet der Leser indes vergeblich: Wo Frau Lulling politisch triumphiert, verdankt sie dies ihrem unermüdlichen Engagement und ihrer Standhaftigkeit; wo sie scheitert, sind daran die Intrigen der Presse, ihre politischen Gegner oder ehemalige Weggefährtinnen schuld. Ein denkwürdiger Tiefpunkt dieses autobiografischen Zugriffs ist dort erreicht, wo die Autorin das schlechte Abschneiden der SdP bei den Nationalwahlen 1974 (Wahlkampfslogan: „Wien iwwerleet, wiert SdP“) darauf zurückführt, dass die Wähler vor ihrer Stimmabgabe offenbar nicht gründlich genug überlegt hätten.

Die zeitgeschichtlich relevanten Ereignisse und Entwicklungen, von denen Lulling nach ihrer langen und bewegten Karriere erzählen könnte, treten dabei oftmals weit in den Hintergrund. Es ist diese mangelnde historische Reflexionstiefe, die bei der Lektüre des Buches am meisten enttäuscht. Autobiografisches Schreiben, das mehr sein möchte als bloße Nabelschau, nimmt Stationen des eigenen Lebenswegs zum Anlass für Betrachtungen des gesellschaftlichen und politischen Lebens vergangener Zeiten.

Genau dies vermag Astrid Lulling jedoch nicht zu leisten; lieber rühmt sie sich ihrer historischen Wahlerfolge oder rechnet seitenlang mit politischen Widersachern ab. So wird etwa der Beitrag des EU-Parlaments zur Bewältigung der Finanzkrise ab 2008 – ein epochales Ereignis, dessen Nachwirkungen noch heute spürbar sind – mit wenigen Sätzen abgehandelt, bevor sich die Autorin schnell wieder darauf konzentriert, die Arbeitsmoral, die Kompetenz und das Benehmen anderer EU-Parlamentarier/-innen zu kritisieren.

Dem historisch interessierten Leser hat „Mein Leben als Frau in der Politik“ somit wenig zu bieten. Entwicklungen und Ereignisse, in die Frau Lulling nicht unmittelbar involviert war, werden schlicht ausgeblendet; dafür weiß der Leser nach der Lektüre, welche luxemburgische Politikerin 1972 von der „Revue“ zur Persönlichkeit des Jahres gekürt wurde (um es vorwegzunehmen: es war Astrid Lulling).

Einzelne Passagen des Buchs sind gewiss von lokalhistorischem Interesse (insb. Kap. 23: „Gemeindepolitik in Schiffingen, 1969–1999“), doch für die zeitgeschichtliche Forschung zur luxemburgischen Nachkriegsdemokratie oder der

europäischen Integration werden von Lullings autobiografischem Werk keine nennenswerten Impulse ausgehen.

Tobias Vetterle (Trier)

Yves STEICHEN, Thierry van Werveke (coll. Lëtzebuerger Biografien), Luxemburg: Editions Saint-Paul, 2018; 167 S.; ISBN 978-99959-2-026-5; 19 €.

Dem 1958 geborenen und im Jahr 2009 gestorbenen Schauspieler und Sänger Thierry van Werveke hat der Kinohistoriker und Filmwissenschaftler Yves Steichen eine lesenswerte Biografie gewidmet, die den Weg des in Genf geborenen, in der Schweiz und in Österreich und schließlich ab 1972 in Luxemburg aufgewachsenen Sohnes einer angesehenen Luxemburger Familie von einer schwierigen Kindheit über eine unangepasste, wilde Jugend bis hin zum auch international bekannten Filmstar nachzeichnet. Dabei geht er auf der Grundlage des künstlerischen Schaffens van Wervekes, von Teilen seines Nachlasses, Presseberichten, vor allem aber vielen Interviews mit den WeggefährtInnen streng chronologisch vor. In sechs Kapiteln entsteht so ein eindringliches Porträt des in Luxemburg als „Mythos“ gehandelten Filmstars. Die Überschriften geben bereits die Richtung der Darstellung vor:

„Thierry la Terreur“ beschreibt die Kindheit und Jugend in einer angesehenen bürgerlichen Luxemburger Familie, die über mehrere Generationen im luxemburgischen Kulturleben bekannte Akteure hervorbrachte. Diese Herkunft prägte ihn mehrfach: bürgerliche Umgangsformen, Zugang zu Musik und Kunst, auch Mehrsprachigkeit infolge einiger Wohnortwechsel, die der beruflichen Tätigkeit des Vaters als Diplomat und internationaler Beamter geschuldet waren, sind hierzu zu zählen. Aber eben auch Erwartungshaltungen, die der Sohn nicht erfüllen wollte oder konnte, und ein zeitlebens manifestes, aber nicht befriedigtes Bedürfnis nach Anerkennung seiner künstlerischen Tätigkeit. Eine schwierige Schulzeit, früher Umgang mit Alkohol und Drogen, schließlich auch der Bruch mit seiner Familie sind als Folgen dieses schwierigen Verhältnisses zu verstehen. Zeitweise Obdachlosigkeit, der Absturz in die Heroinsucht, ein längerer Aufenthalt in der Punkszene Londons folgen. Ein selbst durchgeführter „kalter Entzug“ und der Rückzug aus der Hauptstadt Luxemburg in die Arbeiterstadt Düdelingen Anfang der achtziger Jahre stellen eine Zäsur in seinem Leben dar, die zudem durch sein, sein weiteres Leben prägendes Zusammentreffen mit dem Filmemacher Andy Bausch definiert werden kann.

Im zweiten Kapitel „A Star is born“ wird dargestellt, wie Thierry van Werveke durch die Zusammenarbeit mit Bausch in der Produktion von Amateurfilmen seine Berufung (und seine – wie es im Untertitel heißt – „Rettung“) findet. Schnell wird sein Talent erkannt, auch in der Luxemburger Presse, die schon früh von einem „Star“ spricht. Wie auch in der im dritten Kapitel beschriebenen Phase der Professionalisierung und des „nationalen Durchbruchs“ gestaltete der Autodidakt Werveke bereits in dieser frühen Zeit die Rollencharaktere auf der Grundlage seiner biografischen Erfahrungen. Das gilt dann zumal für die zeitlebens mit ihm verbundene Paraderolle des „Johnny Chicago“ im Erfolgsfilm „Troublemaker“, die Regisseur

Bausch und seinem Schauspieler den Durchbruch in Luxemburg und Anerkennung auf internationalen Festivals bringt. Zur gleichen Zeit beginnt er auch seine Karriere als Rocksänger in einem Bandprojekt und in der Folge mit Engagements als Theaterschauspieler, die ihm, dem nicht ausgebildeten Akteur, einige Anstrengung abverlangen, aber insgesamt auch Anerkennung finden.

Der Mythos des „Thierry National“ ab der Mitte der Neunziger geht schnell einher mit Engagements in ausländischen Film- und TV-Produktionen, was schließlich ab 1997 zu seinem internationalen Durchbruch, insbesondere durch die Zusammenarbeit mit sehr bekannten deutschen Filmschauspielern führt. Diese Phase – von Steichen mit „Thierry International“ überschrieben, gleichwohl es vor allem Produktionen des deutschsprachigen Auslandes sind, in denen Werveke glänzt – ist auch von einer Mitarbeit in einem Bandprojekt, das sich mehr dem Chanson und ambitionierter Popmusik widmet, sowie Theaterengagements im klassischen Bereich (bis hin zu einer Besetzung als Hamlet) geprägt. Bei allen diesen künstlerischen Aktivitäten ist es immer wieder die starke Persönlichkeit, die die Produzenten und Rezipienten überzeugt und ihnen hilft, über aufgrund mangelnder Ausbildung, etwa im Theaterbereich und im Gesang, erkennbare Defizite in der künstlerischen Darbietung hinwegzusehen.

Zu dieser Persönlichkeit gehört auch – nach seinem Entzug von schweren Drogen – eine zeitlebens intensiv ausgelebte Suchtkarriere, die sich dann vor allem auf Alkohol konzentriert. Das prägte auch immer wieder die Produktionsbedingungen der Filme und auf der Bühne. Dass der Schauspieler und Sänger im Alter von 49 an Leberkrebs erkrankte und trotz Transplantation die Krankheit nicht überlebte, muss als Konsequenz seines „schnellen“ Lebens, das trotz der Erfolge und seiner ihn stabilisierenden Ehe ab den neunziger Jahren nicht zur Ruhe kam, gedeutet werden.

Steichen ist es gelungen, diese spektakuläre Karriere nachzuzeichnen, die ohne tiefe Einblicke in das Privatleben nicht zu verstehen ist, ohne dabei zu denunzieren oder ins Anekdotenhafte zu verfallen. Die in der Kindheit angelegte Brüchigkeit des Lebensweges eines Multitalentes wird so jedenfalls sichtbar. Gleichzeitig ist die Biografie aber auch ein Gang durch die Luxemburger Filmgeschichte seit den achtziger Jahren. Insbesondere die besonderen Produktions- und Rezeptionsbedingungen in der „kleinen Nation“ werden hier deutlich, viele Einblicke in die Amateurfilmszene ermöglicht, deren zunehmende Professionalisierung dargestellt, die ihren Charme aber eben durch ihre nie ganz zu verleugnenden Anfänge im „underground“ hatte und deren Ausstrahlung auf die außerluxemburgische Filmproduktion sich gerade der Außenseiterexistenz eines Akteurs wie Thierry van Werweke verdankt.

Gunter Mahlerwein (Saarbrücken)

Claude D. CONTER, Claude KREMER, Anouk STEPHANO (Hg.), De Superjhepp ënnert dem Röntgenbléck. Katalog zur Ausstellung des Centre National de Littérature vom 5.6.–29.11.2019, [Warken]: De Verlaach; Mersch: Centre National de Littérature, 2019, 201 S.; ISBN: 9782919903740; 25 €.

Eine ausführlich fundierte Kritik an dem Katalog zu formulieren, allein um diesem Aspekt einer Buchrezension gerecht zu werden, wäre vermessen, handelt es sich doch um eine lose Collage von Abhandlungen ohne Anspruch auf Vollständigkeit. Der Katalog ist vor allem als Begleitung zur gleichnamigen Ausstellung zu sehen. Weil die Autoren vorwiegend unabhängig voneinander schrieben, war eine gewisse Wiederholung von Erklärungen, Interpretationen, Einflüssen und Relevantem für die Entstehung der Luxemburger Superheldsaga nicht zu vermeiden. Die Zusammenstellung greift verschiedene Aspekte heraus, dokumentiert geschichtswissenschaftlich und diskutiert manchmal kritisch. In einem solchen Kontext sind die von den Buchautoren subjektiv und fragmentarisch selektierten Gesichtspunkte eine Aufforderung, die Analyse der Superjhemp-Comicserie wissenschaftlich zu vervollständigen, und das nicht zuletzt anhand der Archive von Roger Leiner, die dem CNL anvertraut wurden. Das soziale Beziehungsgeflecht der facettenreichen Gesellschaft Luxemburgs, das die Autoren des Comics (Roger Leiner und Lucien Czuga) inspirierte, wäre unter soziologischen, psychologischen, politischen, metakommunikativen und nicht zuletzt semiotischen (Text/Bild) Gesichtspunkten in jeder Beziehung zu erfassen: Wie verhält sich die metaphorhafte Groteske zu einer Realität, die bereits Geschichte ist?

Das visuelle Design des Katalogs wurde von Joe Leiner konzipiert. Ungeachtet der Tatsache, dass er der Sohn von Roger Leiner ist, zeugt das Layout von einem besonderen Einfallsreichtum sowie einer maßgeschneiderten Ästhetik. Treffende neue Bilder von Andy Genen ergänzen den Band gekonnt. Bereits das Inhaltsverzeichnis verweist in seiner Originalität auf eine gewisse Singularität des Designers Leiner, dessen Arbeiten international Anerkennung finden.

Robert Soisson, Benoît Majerus und Claude Kremer dokumentieren in ihren Artikeln jeder für sich die Geschichte der Luxemburger Comics. Besonders der Beitrag von Claude Kremer sticht mit seinem wissenschaftlichen Ansatz, die manchmal besonderen „Geburtskontexte“ der Comics miteinzubeziehen, hervor. Soisson, Majerus und Kremer setzen damit einen für dieses Buch unverzichtbaren Rahmen. Bei gleich drei Autoren mag das additiv eine gewisse Redundanz erzeugen; sie ist aber einer möglichen zukünftigen Synthese durchaus nützlich.

Der größte Teil von Benoît Majerus' Abhandlung zeigt einige gezielte „Verwandtschaften“ der vermeintlichen historischen „Geschichtchen“ über Luxusburg zu den authentischen geschichtlichen Vorbildern. Majerus fügt ein sehr aufschlussreiches Zitat der Comic-Autoren in seinen Text ein, ohne es zu hinterfragen: Czuga und Leiner versichern in dieser Erklärung, dass die großherzogliche Familie aus Respekt grundsätzlich nicht parodiert wird. Wenn man die SJ-Alben durchliest, stellt man fest, dass die Aussage der beiden Autoren so nicht stimmt. Zwar stammen die „kleinherzoglichen“ Figuren aus Luxusburg, doch die Personen- und Handlungsparallelen zur großherzoglichen Familie Luxemburgs sind so offensichtlich, dass die Inspirationsquellen auf der Hand liegen. So heiratet Kleinherzog Luc Chin-Chin, eine junge bürgerliche Flüchtlingsfrau aus Asien (vgl. Déck Mënz fir de Prënz). Henri, der damalige Erbgroßherzog Luxemburgs, vermählte sich 1981 mit Maria Teresa, einer Bürgerlichen kubanischen

Ursprungs. Sie musste mit ihren Eltern fliehen, als Fidel Castro 1959 die Macht ergriff. In diesem Kontext zeigt diese Parallele eine moderne Aufgeschlossenheit der „kleinherzoglichen“ Familie Luxusburgs und der modellgebenden großherzoglichen Familie. Ironisch-bissiger ist natürlich, dass der Kleinherzog Luc, um das Lösegeld für sein entführtes Kind aufzubringen, Geld benutzen will, das aus dem Ertrag einer möglichen Versteigerung der Schmuckstücke seiner „Bomi“ in Paris kommen soll, oder den „Geränge Wald“ verkaufen will. Laut einer nicht belegten, langlebigen Volkslegende hatte der Prinzgemahl der Großherzogin Charlotte Teile des Grünewalds verkauft, um seine Spielschulden zu bezahlen. Schmuck und Wertsachen der Großherzogin Joséphine-Charlotte wurden nach ihrem Tod sehr diskret in mehreren Etappen bei Sotheby's versteigert, um den Erlös der Erbschaft unter ihren Kindern aufzuteilen. Bereits vorher war es darüber zu einer Polemik in der Luxemburger Presse gekommen. Dies sind nur drei Beispiele, die zeigen, dass die großherzogliche Familie in Luxemburg von den SJ-Vätern nicht parodistisch verschont wurde. Zahlreiche andere Beispiele in den Alben zeigen weitere Anspielungen, die das belegen. Es ist ein Manko, dass keiner der Katalogautoren auf diese wichtigen Entsprechungen eingeht.

Steve Hoegener gelingt in seinem Beitrag eine akkurat wissenschaftlich belegte semiotische Verortung Superjhemps im semantischen Feld der wichtigsten internationalen „Superheroes“. Anhand semiologischer Ähnlichkeiten, Gleichheiten und Unterschiede in Text und Bild offenbart er, dass SJ keine billige Kopie darstellt, sondern durchaus singuläre Qualitäten aufweist.

Anouk Stephano beschäftigt sich ausführlich mit dem Frauenbild in der SJ-Saga. Sie beginnt ihren Beitrag mit der Feststellung, dass den beiden Comic-Autoren, was ihr Frauenbild anbelangt, von der Pressekritik ein gewisser Sexismus vorgeworfen wird. Die Bestandsaufnahme belegender Beispiele ist sachlich gehalten, und Stephano kommt zum Schluss, dass der Sexismus-Vorwurf nicht von der Hand zu weisen ist. Majerus formuliert dies in seinem Beitrag schärfer. Er schreibt den Autoren klar Misogynie und Sexismus zu, wobei er auf die häufig auftretende nackte Darstellung der Frau verweist. Die Frage, ob nun Czuga und Leiner unverbesserliche Machos sind, die einem frauenfeindlichen Sexismus im SJ frönen, bleibt meines Erachtens unbeantwortet. Soll in der Serie ein gewisses männliches Publikum mit Kalkül bedient werden oder sind die sexistischen Beispiele nicht Teil eines kritischen Zerrspiegels, der einen primitiven Charakterzug eines Teils der Luxusburger – sprich Luxemburger – Männerwelt sarkastisch porträtiert? Sexismus Frauen gegenüber reduziert sich nicht nur auf eine tendenziöse Zurschaustellung nackter Geschlechtsmerkmale (z. B. weiblicher Busen im SJ). Was Geringschätzung und Herabsetzung anbelangt, wird die männliche Gattung im SJ ja auch sexistisch mit typischen Männerklischees und -stereotypen belegt. In diesem Kontext bleibt die Frage offen, ob die Männer dabei besser wegkommen oder genauso abwertend dargestellt werden wie das offen vorherrschende, negative Frauenbild in den SJ-Bänden.

Indem er mehrere Anläufe zu einem SJ-Film beschreibt, dokumentiert Yves Steichen die schwierige Genese, die zur erfolgreichen Leinwandadaptation De

Superjhemp retörns geführt hat. Spannend ist auch, wie er die teils zwiespältigen Rezensionen der Luxemburger Filmkritik mit einbezieht, die nach der Pressevorführung nicht ahnen konnte, dass die Verfilmung, die sich klar an ein vorwiegend Luxemburgisch sprechendes Publikum wendet, sich zum erfolgreichsten luxemburgischen Film emporschwingen würde – zumindest was die Rekordzuschauerzahlen anbelangt.

Eine Art Kerntext stellt der Artikel Claude D. Conters dar, der sich ausführlich mit dem Identitätsdiskurs der verschiedenen Episoden im Hinblick auf das inspirierende Vorbild Luxemburg beschäftigt. Es ist eine profunde multidimensionale Analyse, die teils überraschende und neue Überlegungen zu Parallelen bei den Identitätsbildern, die sowohl das reale Vorbild als auch die entsprechende Satire betreffen, zur Diskussion stellt: „Luxusburg – Luxemburg: von der Gleichung zur Kritik“.

Das Buch zeigt klar, dass die SJ-Saga ein episodenhaftes, kongeniales Kabarettkunststück im nobelsten Sinne ist – selbstverständlich mit anderen formalen Mitteln als die der Bühne. Es gibt einen nahezu unendlichen Fundus, eine „Kammer“ von „Asservaten“, die im dekonstruierenden Zerrspiegel seiner Autoren die Identität, die verschiedenen Charakterzüge und Klischees sowie Stereotypen nicht nur des Luxemburgers, sondern aller Einwohner des Landes gleichnishaft porträtieren. In einem populären Sinne reicht das Werk von Leiner und Czuga, nicht zuletzt durch die rezente filmische Umsetzung, an das Konzept eines Gesamtkunstwerks heran (vgl. Szeemann 1983).¹ Gerade weil der Katalog zur Ausstellung zahlreiche Themen nicht in jeder Beziehung besetzt, hat er einen Einladungscharakter, der ihm, zusätzlich zu den zweifellos hohen inhaltlichen wie ästhetischen Qualitäten, eine weitere fruchtbare und zukunftssträchtige Perspektive verleiht. Der Blick auf die aktuelle Röntgenaufnahme hat deren ätiologisches Potenzial noch nicht erschöpft.

Paul Dell

Anne-Marie MILLIM & Ian DE TOFFOLI (Hg.): Modernismen in Luxemburg. Traditionen – Variationen – Brüche. Modernismes au Luxembourg: Traditions – Variations – Ruptures. Mersch: Centre national de littérature, 2019; 304 S.; ISBN 978-2-919903-72-6; 25 €.

Kaum ein Begriff aus dem Repertoire der Literatur- und Kulturtheorie hat eine so herausragende Relevanz erhalten wie derjenige der ‚Moderne‘. Das liegt nicht zuletzt in der Vielschichtigkeit der Bedeutungsmöglichkeiten, die das Konzept entfaltet hat. Der Begriff ist wesentlich durch eine Doppelbesetzung gekennzeichnet, indem er zugleich eine temporale Kategorie bezeichnet und einen Wertbegriff. So bezeichnet ‚Moderne‘ eine Epoche der Kunst und Literatur, üblicherweise ungefähr den Zeitraum zwischen 1850 und 1930.

¹ SZEEMANN, Harald, Der Hang zum Gesamtkunstwerk, Aarau: Sauerländer, 1983.

Ausgehend von der tradierten Wortbedeutung von ‚modern‘ als ‚neu‘, ‚neuartig‘ – im Gegensatz zu ‚klassisch‘ –, wird damit ein Zeitraum beschrieben, in dem die Kunst sich von traditionellen Genres und Ausdrucksformen abwendet, um mit radikal neuen Methoden der Darstellung zu experimentieren. Zudem kann diese Hinwendung zum Experimentellen und Innovativen durchaus aber auch als ein Imperativ der Kunst interpretiert werden. So schreibt etwa Hans Joachim Piechotta, dass die „moderne Literatur“ durch eine „mimetisch entpflichtende Derealisationsgeste“ eine „Befreiung kunstsprachlicher Äußerungen einer zu reproduzierenden Wirklichkeit“¹ vollziehe, mit anderen Worten: Die moderne Literatur befreie sich von dem traditionellen Zwang, eine (wie auch immer geartete) realistische Mimesis einer Wirklichkeit sein zu müssen. Diese Definition ist jedoch alles andere als neutral: Sie bestimmt eine bestimmte – antimimetische, antitraditionale – Geste der Kunst als notwendigen Entwicklungsschritt der Kunst überhaupt und entwertet jede andere Form der Kunst damit als ‚veraltet‘ oder ‚konservativ‘.

Der zu besprechende Sammelband widmet sich der komplexen Frage, inwieweit die Epochenbestimmung der Moderne (bzw., im Deutschen bislang ungebräuchlich, des ‚Modernismus‘) auf die Kunst und Literatur in Luxemburg anwendbar ist. In diesem Sinn heißt es im einleitenden Artikel von Anne-Marie Millim, dass Literatur und Kunst, die jenseits der Metropolen der Moderne wie Paris, Berlin und London produziert wurde, oft vorschnell als epigonale Imitation der bekannten Meister bewertet werde. „Luxembourg remains a blank spot on the map of modernism studies“, schreibt Millim. Das Anliegen des Sammelbands, der auf einer 2016 an der Universität Luxemburg unter dem Titel „Modernismen zu Lëtzebuerg“ organisierten Konferenz aufbaut, ist es, diesen Tatbestand zu ändern und Luxemburg auf den Landkarten der Moderne-Studien einzuschreiben.

Zu diesem Zweck weist Millim darauf hin, dass es durchaus relevante Beiträge der luxemburgischen Künstlerinnen und Künstler zur europäischen Moderne gegeben hat. Es mangelt allerdings an einem „belief in the relevance and quality of Luxembourg-based cultural production“, hervorgebracht durch einen „Luxembourgish inferiority complex“. Dieser basiert wesentlich auf einem normativen Begriff der Moderne, der nur die Meisterwerke und Genres der großen „Meister“ anerkennt. Im Feld der ‚kleinen Literatur‘ dominieren dagegen andere Formen des künstlerischen Ausdrucks – das populäre Theater, das Feuilleton, der Essay – als in den etablierten ‚Nationalliteraturen‘. Es gelte dagegen, so Millim, die Moderne so neu zu bestimmen, dass der Begriff auch den Werken der Künstlerinnen und Künstler Luxemburgs gerecht werden kann. Dieses Unternehmen verspricht nicht nur, den künstlerischen ‚Minderwertigkeitskomplex‘ Luxemburgs zu kurieren, sondern vor allem auch, einen Rahmen für eine angemessene Würdigung luxemburgischer Kunst in der Moderne herzustellen.

¹ PIECHOTTA, Hans Joachim, Einleitung: Die Differenzfunktion der Metapher, in: PIECHOTTA, Hans Joachim, WUTHENOW, Ralph-Rainer und ROTHEMANN, Sabine (Hg.), Die literarische Moderne in Europa. Bd. 1: Erscheinungsformen literarischer Prosa um die Jahrhundertwende, Opladen 1994, S. 9–67, hier: S. 25.

Der Sammelband *Modernismen in Luxemburg* leistet für dieses Vorhaben einen wesentlichen Beitrag. Die Beiträge sind, der multilingualen Situation des Großherzogtums gemäß, auf Englisch, Französisch, Deutsch und Luxemburgisch geschrieben. Vielseitig sind auch die disziplinären Perspektiven: Das Thema der Moderne in Luxemburg wird hier behandelt in Bezug auf Literaturgeschichtsschreibung, Architektur, Malerei sowie Literatur.

Besonders hervorzuheben ist dabei der Beitrag von Jeanne E. Glesener. Sie kann in ihrem Beitrag überzeugend zeigen, dass die luxemburgische Literaturgeschichtsschreibung im 19. Jahrhundert gleichzeitig mit derjenigen der ‚großen‘ Literaturen entstanden ist und in dieser Hinsicht als vollkommen modern gelten darf. Ihre Lektüre von Félix Thyes *Essai sur la littérature luxembourgeoise* (1854) kann überzeugend belegen, dass dieser frühe literaturkritische Text einen wesentlichen Beitrag zum kulturellen nation building Luxemburgs liefert.

Edmond Thills ebenfalls sehr lesenswerter Beitrag zur Moderne in der luxemburgischen Malerei sticht bereits durch seinen Umfang von über 60 Seiten hervor. Thill behandelt die Malerei im Kontext des Kunstbetriebs in Luxemburg und kann zeigen, dass die luxemburgische Kunst dort aus verschiedenen Gründen geringgeschätzt wurde und in wichtigen Sammlungen nicht eingeschlossen wurde.

Einen Umbruch in der Modernisierung des luxemburgischen Literaturbetriebs in den 1960er Jahren beschreibt Fabienne Gilbertz in ihrem Beitrag. Dieser ergibt sich, so Gilbertz, vor allem durch die Abwendung von der Heimatthematik. Parallel zu den Literaturen in Frankreich oder Deutschland beginnt auch die luxemburgische Literatur, politisches Engagement zu zeigen. Gilbertz kann überzeugend zeigen, dass die 1960er Jahre insgesamt aber nicht nur durch neue literarische Themen, sondern vor allem auch durch eine Modernisierung des Literaturbetriebs in Luxemburg charakterisiert sind.

Der Sammelband enthält schließlich mehrere Beiträge, die in close readings verschiedener Autoren das modernistische Potential der luxemburgischen Literatur unter Beweis stellen. Sébastien Thiltges zeigt anhand von Batty Webers Roman *Fenn Kaß* (1913), wie dieser Text als eine Reflexion des Verhältnisses zwischen Natur und Modernität gelesen werden kann. In seiner sehr interessanten Lektüre, die dem Ansatz des *Ecocriticism* folgt, führt Thiltges vor, dass die Natur hier als eine Gegenkraft zur Moderne entworfen wird – und somit zu einem ideologischen Ort der Reflexion über Modernität wird. Empfehlenswert ist ferner der Artikel „Die Abschaffung des Plots“ von Elise Schmit: Hier wird Jean-Paul Jacobs Roman *Die Toten schießen schneller* (1970) als „metaphysische Kriminalerzählung“ interpretiert. In diesem Sinn wird deutlich, dass dieser Roman des vor allem als Lyriker prominent gewordenen Autors als ein exemplarischer, früher Roman der Postmoderne gelesen werden kann.

Weitere Studien dieses Bandes beschäftigen sich mit Werken von Nicolas Konert (Franck Colette), Edmond Dune (Myriam Sunnen) sowie Jean Portante (Tonia Raus und Jeff Schinker).

Alles in allem leistet der Band Modernismen in Luxemburg einen wichtigen Beitrag zur Neubewertung der luxemburgischen Kunst und Literatur der Moderne. Die Beiträger/innen machen deutlich, dass von einer strukturellen Epigonalität oder einem durchgehenden Konservatismus der luxemburgischen Kulturproduktion keine Rede sein kann. Darüber hinaus bietet der Sammelband einen hervorragenden Anlass, um über die Anwendbarkeit der Kategorie der Modernität auf „kleine Literaturen“ neu zu reflektieren.

Oliver Kohns

Laetitia DEMOULIN, L'église Saint-Pierre de Bastogne (Carnets du Patrimoine 159), Namur : Agence wallonne du Patrimoine, 2019 ; 60 p. ; ISBN : 978-2-39038-030-6 ; 6 €.

Les « Carnets du Patrimoine » édités depuis une quinzaine d'années par l'Agence wallonne du Patrimoine sont des monographies consacrées à des monuments particulièrement intéressants de la Région. L'église St-Pierre de Bastogne, située jusqu'en 1839 en terre grand-ducale, constitue un édifice remarquable par son histoire, son architecture, ses fresques et son mobilier. Malgré ces nombreux atouts, sa subsistance est néanmoins menacée en raison d'un manque d'entretien prolongé. La plaquette se veut d'ailleurs un « appel à sa conservation ».

Dans une première partie, l'auteur(e) présente l'historiographie de l'édifice, à commencer par les deux volumes d'Auguste Neyen publiés en 1868. Elle développe ensuite l'histoire de l'église et les nombreuses restaurations documentées depuis le 18^e siècle. Suit la description détaillée de St-Pierre, complétée par de nombreux encarts sur des aspects particuliers : le maître d'ouvrage, les peintres, l'autel, Jean-Georges Scholtus, etc. Pour faciliter la compréhension d'un langage nécessairement technique par endroits, un glossaire fournit les explications nécessaires. De nombreuses photos illustrent fort bien les descriptions. A noter l'analyse pertinente des problèmes liés aux différentes mesures de restauration. Ainsi, la chape en béton coulée au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale au-dessus des voûtes gothiques provoque la dégradation irrémédiable des peintures.

Dans son ensemble, la monographie est très bien documentée et présentée. De nombreux renvois à des réalisations similaires, par exemple l'église St-Willibrord de Rindschleiden, permettent de situer St-Pierre dans le contexte de la production architecturale et artistique de la Grande Région.

Alex Langini